

EXCELSIOR

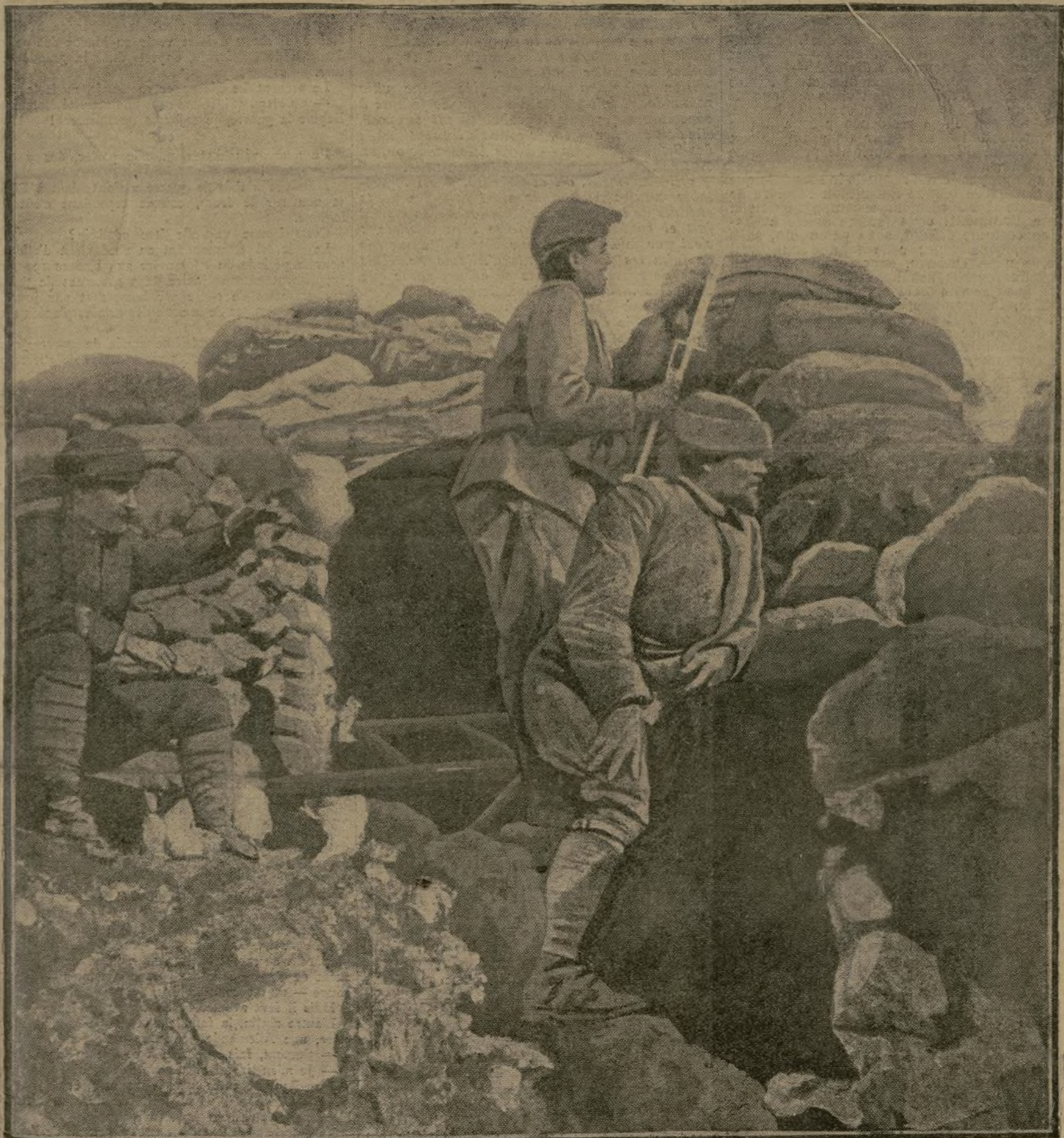
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 33 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Sentinelles italiennes dans une tranchée avancée du Monte Nero



Le Monte Nero a été, à de nombreuses reprises, cité dans les communiqués italiens. Les troupes de nos alliés s'y maintiennent depuis le commencement de la mauvaise saison, et de là repartiront certainement, aux beaux jours, vers des opérations importantes. Pour le moment, on s'y borne à une stricte observation de l'ennemi du fond de tranchées analogues à celles-ci, et qui sont d'ailleurs l'œuvre des Autrichiens repoussés.

Ayuntamiento de Madrid

Le Sultan voyage...

Les journaux ont annoncé dernièrement que le sultan se disposait à partir pour Vienne. Il est fort probable qu'il ne s'en tiendra pas là, et qu'il poussera jusqu'à Berlin, voir celui que les Allemands eux-mêmes avaient dénommé autrefois *der Reise kaiser*, l'empereur baladeur. Et qui sait? mis en goût par ce déplacement, le sultan regrettera peut-être de ne pouvoir visiter les autres capitales, Pétersbourg, Londres, et surtout ce fameux Paris, qui a remplacé dans l'imagination de tous les Orientaux — en dépit des événements actuels — la fabuleuse Bagdad des *Mille et Une Nuits*.

Le sultan voyage... et cela ne semble pas émouvoir l'Occident. Et pourtant cela est un fait unique dans les annales du Kalifat. Car si le proverbe que les voyages forment la jeunesse pousse nos jeunes princes et même, parfois, nos vieux gouvernants à courir le monde, l'on considère en Orient que les voyages déforment le caractère et que le *globetrotting* est incompatible avec la dignité d'un chef. Les souverains, aussi bien que les femmes — ces deux espèces qui confluent à la divinité — ne doivent pas se déplacer. Immuables et invisibles comme des dieux, ils doivent vivre au fond de leur palais ou de leur maison, et si, par hasard, ils se rendent d'une résidence proche à une autre, cela doit s'accomplir dans un jaloux mystère, afin d'éviter la curiosité profanatrice des passants.

Et à ce propos je me rappelle le scandale que souleva dans le monde musulman l'arrivée de Guillaume II à Jérusalem, accompagné de son épouse. Comment! cette femme assise à cheval, en costume collant, sans palanquin, sans manteau, sans voile; cette femme qui avait traversé mers et terre, exposée au soleil, au vent, aux regards des hommes, cette femme n'était pas une vile esclave, mais une libre impératrice, la première et l'unique épouse de celui qui se disait un grand conquérant et rêvait de disputer sa gloire au sultan Saladin! Allons donc! Et, derrière leurs moucharabys, les musulmans pouffaient de rire, tandis que les « sidis », gênés dans leur pudeur, baissaient les yeux pour ne pas dévisager l'Allemande. Mais « Hadj Guillaume », dans son arrogance, crut qu'il avait impressionné les populations islamiques.

Je vous disais donc que ce n'est pas dans les traditions d'un sultan de voyager. Le seul voyage qu'il puisse accomplir est celui prescrit à tous les musulmans, le pèlerinage de La Mecque, la cité sainte, dans laquelle on devient « voisin » d'Allah, et d'où l'on revient avec le titre de *hadj*, irrégulièrement usurpé par l'empereur boche.

Or, le sultan voyagea en pays roumi; il séjournera dans la terre des mécréants. Cela n'est pas seulement un fait unique, c'est aussi un fait inique pour le « Commandeur des croyants »; cela constitue pour celui qui se prétend le kalife, c'est-à-dire le lieutenant du Prophète, un acte illicite. Aux yeux des véritables musulmans il perdra de ce chef son pouvoir religieux, si tant est qu'il lui en reste encore.

Ah! je sais bien, pauvre sultan, que ce n'est pas de gaieté de cœur que tu entreprends ce voyage! Tu trembles en songeant au froissement de tes sentiments islamiques, quand tu rouleras dans ce train profane, quand, penché à la portière, il te faudra subir l'enthousiasme grossier, bruyant de cette foule qui a le droit de l'examiner à son aise; quand tu respireras l'air spolié par l'haleine de ces « hérétiques » dont la blanche face bouffie — bouffie par des nourritures chimiques — te rappellera la hure d'une bête abhorrée qu'ils mangent; quand tu verras, irrévérencieusement braqués sur toi, ô lieutenant du Prophète! des appareils qui vulgariseront (c'est le mot) ton image, cette chose interdite par le Coran! Oui, tu trembles de peur, ô Commandeur des croyants, à l'idée que tu coucheras dans des lits inexorables; que tu t'assoiras aux banquettes où circulent des mets impurs, que tu souilleras tes lèvres aux boissons fermentées, et ton âme aux regards de cette impératrice Zita, entourée de princesses dévoilées.

Pauvre sultan! Je sais bien que tout « Jeune-Turc » que tu es, tu te fais coudre, avant de partir pour ce maléfique voyage, des formules talismaniques dans l'intérieur de ton *tarbouk* et dans les poches de tes vêtements. Tu emportes aussi du sable de La Mecque, que ton chambellan aura soin d'étendre tous les jours dans tes souliers et escarpins vernis, afin que, pour ta conscience et pour la connaissance de tes sujets musulmans, tu aies toujours — même en pays roumi — foulé la terre de l'Islam.

Où, mais tout cela prévaudra-t-il contre le mauvais sort occidental, contre les barbaries austro-allemandes dont ta native délicatesse d'Asiatique restera meurtrie?

Et puis, pauvre sultan, quand tu revieras, tu auras perdu ton prestige; ton peuple ne l'aimera plus. Il ne te pardonnera pas cette humiliation. Et lorsque, voulant l'en consoler, tu monteras sur la terrasse de ton palais pour regarder la nuit descendre sur la Corne d'Or, tu entendras brailler dans le silence du Bosphore : *Deutschland, Deutschland über alles*; et, entre les croissants d'or de tes minarets, tu verras flotter un drapeau blanc barré d'une croix noire, où se détache le vautour impérial comme un sceau diabolique.

Khalas Stamboul! (Fin) Constantinople!

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

A propos d'un petit livre que j'ai publié : *En croupe de Bellone, et où le petit-fils du kaiser voit lui apparaître, la veille de Noël, les ombres des enfants de la Lusitania, criminellement noyés par un sous-marin, j'ai reçu de Suisse une lettre inattendue.*

Bien qu'elle ait été expédiée d'une ville romande, et soit signée d'un nom de femme à consonance française, probablement supposé, elle doit émaner — car je connais les sentiments des Suisses français — d'une Allemande ou, en tout cas, d'une germanophile convaincue.

« Evidemment, dit cette lettre, il est regrettable que les Allemands aient noyé les petits enfants de la Lusitania. Mais les Alliés en ont fait et continuent d'en faire bien d'autres : c'est par milliers que leur blocus fait mourir de faim les petits enfants d'Allemagne. Mais vous ne reconnaîtrez pas ce crime, parce que vous êtes incapable d'impartialité. »

Bon, ça va bien. Je suis incapable d'impartialité. Mais je dois être susceptible de quelque générosité, puisque je veux persister à croire que ma correspondante n'est pas incapable de raisonnement. Je lui ferai donc observer que les lois de la guerre sont les lois de la guerre.

Celles-ci autorisent la capture des navires de commerce et des paquebots par les navires de guerre ennemis, mais elles interdisent que ceux-ci les coulent et en mettent à mort l'équipage et les passagers. Cet acte a toujours été qualifié de piraterie.

Au contraire le blocus, avec toutes ses conséquences pour la population civile, a toujours été reconnu comme licite en temps de guerre. La France n'a jamais discuté le droit qu'avait l'armée allemande, en 1870, de bloquer Paris et d'en affamer la population. Pourtant beaucoup de petits Parisiens en moururent. M. Gaston Renard, dans la *Dépêche*, de Toulouse, écrit : « Les enfants, privés de lait, mouraient comme des moules, et je me souviens d'avoir rencontré plus d'une fois, au crépuscule, cinq ou six petits cercueils en bois blanc qui, portés sous le bras par des hommes habillés de noir, s'en allaient en file et silencieusement au cimetière. »

Les Parisiens combattaient, mais ne protestaient pas, ne criaient pas à l'injustice. Au jour de l'an 1871, le jouet en vogue fut un boucher de carton qui, lorsqu'on tirait une ficelle, montrait un gigot de carton; mais, dès qu'on y voulait toucher, le gigot disparaissait.

Les Allemands ont réduit à la famine deux millions et demi de Parisiens. Aujourd'hui, nous l'imposons à soixante-dix millions d'Allemands. L'opération est plus vaste, mais elle est la même, exactement. Et, selon les lois de la guerre, elle est parfaitement légitime. L'assassinat des passagers de la *Lusitania* ne l'est point.

Pierre Mille.

On voudrait ne pas en parler, parce que c'est... malpropre. Mais il faut le dire, pourtant, parce qu'un fait aussi scandaleux mérite enquête et punition.

Nous recevons la lettre d'un Algérien blessé, en traitement dans un hôpital voisin de Paris (nous tenons l'adresse à la disposition de qui de droit). Ce brave, qui s'est admirablement battu, reçoit, l'autre jour, de sa famille, dix paquets de cigarettes dans un colis. Au moins une lettre les lui annonce. Or, en cours de route, les cigarettes ont été volées. L'un de ses voisins de lit, Algérien comme lui, et dont la mère, presque sans ressources, a fait un gros sacrifice pour expédier ce présent, reçoit une boîte de cigares. Elle est plus qu'aux trois quarts vide.

Qui a commis ces deux mauvaises actions? Ce n'est pas à nous de le rechercher. Mais elles sont abjectes. Nous ne reproduirons pas les termes de la lettre qui nous met au fait de ces vols. Le langage en est énergique : il n'est que juste.

Prendre le bien des civils fut toujours une honteuse faute; dérober celui des soldats est une sorte de crime. Il est lamentable de constater qu'il existe des Français assez peu scrupuleux pour fumer, dans la quiétude de l'arrière, le tabac de ceux qui ont accepté de se faire tuer pour eux.

Une belle histoire.

Au début de la guerre, M. Le Mesnager s'engagea. Il était notaire en Californie et vétéran de la guerre de 1870, car M. Le Mesnager avait soixante et un ans sonnés.

Il s'est battu si bravement aux Eparges, où il a été blessé, qu'il a aujourd'hui la croix de guerre avec palmes et la médaille militaire.

Ce n'est pas tout. Au cours d'une permission, le sergent Le Mesnager vient de se rendre à Casablanca. Il songe à faire venir au Maroc des colons français de Californie, experts dans la grande culture.

Le sergent Le Mesnager reconnaît, modeste :

— Eh bien! oui, je me sens une activité étonnante. Depuis la guerre, je rajeunis terriblement!

En avons-nous assez entendu parler, des « thés de guerre »!

Mais ces « thés de guerre » s'ouvriraient à Paris, et non sur le front, comme cependant c'eût été logique.

Cette lacune va-t-elle être comblée?

Le général commandant en chef vient d'allouer, pour la période du 1^{er} janvier au 31 mars 1917, un supplément extraordinaire de 3 grammes de thé et dix grammes de sucre par homme et par jour, à toutes les troupes de la zone des armées placées sous ses ordres.

Enfin! Dans la troisième année de guerre, nous allons voir commencer les vrais « thés de guerre »!

On sait qu'à tous les postes français, sur la frontière suisse, est attachée une fouilleuse, honorable dame dont la mission est suffisamment précisée par son titre.

Tout le jour, l'exploratrice fait son métier; aucune voyageuse suspecte n'échappe à son zèle.

C'est fort bien, puisqu'il n'est pas de mauvais moyen pour se défendre; mais pourquoi faut-il que nous voyions appliquer la loi, la dure loi, en l'un de ces postes notamment, par une fouilleuse qui... ne se lave jamais les mains! Nous avons reçu et nous enregistrons bien volontiers la plainte très positive de deux élégantes voyageuses qui furent soumises au régime de la fouille et qui, plus de deux heures durant, acquiescent de visu la preuve que la préposée se... servait toujours des mêmes mains, si l'on peut ainsi s'exprimer.

Les petits cadeaux de Tommy à ceux qu'il aime.

L'armée anglaise, à l'occasion du nouvel an, a offert de belles images à nos poilus. Le ministère de la Guerre anglais a fait remettre au grand quartier général 100.000 cartes illustrées de « bonne année » destinées aux troupes françaises. Ces cartes, fort artistiques, ont été réparties entre les secteurs postaux proportionnellement aux effectifs.

D'autre part, « les Tommies civils » — c'est ainsi qu'on appelle à Londres les ouvriers des usines de guerre — viennent de se cotiser pour offrir aux soldats serbes un cadeau de Noël. (On sait que le Noël serbe tombe le 7 janvier.) Ce cadeau consistera en chocolat, cigarettes et branches de gui.

Tommy est un « vraiment bon compagnon ».

Dans un village d'Alsace où l'on espère l'arrivée des Français, d'ailleurs tout proches, les habitants préparent en secret le drapeau bleu, blanc, rouge. Il suffit de coudre aux couleurs alsaciennes — blanc, rouge — un morceau de bleu.

Mais il faut acheter ce bleu avec prudence.

L'autre matin, la famille D... envoie chez la mercière, une Allemande fiefée, le petit Jean-Baptiste.

— Surtout, fais attention à ce que tu diras.

— Je m'en tirerai bien, assure le gamin.

Jean-Baptiste entre dans le magasin, et :

— Madame, s'il vous plaît, un morceau d'étoffe bleue pour faire... un drapeau bavarois.

La marchande découpe le tissu et, avant de l'envelopper de papier :

— Il ne te faut rien autre chose, petit ?

— Non, madame, répond l'enfant, maman a dit que le rouge et le blanc, nous l'avions déjà à la maison.

Le Veilleur.

LA BATAILLE FAIT RAGE EN ROUMANIE

L'ennemi prétend qu'il s'est emparé de Focsani

LES RUSSES REPOUSSENT UNE CONTRE-ATTAQUE DE L'ARMÉE KUEHNE

La bataille continue à faire rage en Roumanie. Au sud-est de Focsani, l'armée Kuehne a répondu à la vigoureuse attaque des Russes par une contre-attaque qui s'est étendue depuis Obilesci jusqu'à Coton-Coung, sur le Sereth, à l'est du confluent du Buzeu. Cette contre-attaque a été complètement repoussée.

En même temps, les armées Morgen et Krafft attaquaient la position de Focsani, la première



par le sud, devant le Milcov, la seconde par le nord-ouest, depuis la crête du mont Odobesci dont elle s'était emparée la veille. Le communiqué russe indique que cette dernière attaque a d'abord progressé, mais qu'une contre-attaque des Roumains a rétabli la situation. D'après les dépêches allemandes, les deux attaques au-

raient réussi, au contraire. L'ennemi serait parvenu à descendre du mont Odobesci sur la Putna, en même temps que devant la ville la ligne du Milcov était prise d'assaut.

Si ces nouvelles sont exactes, il faut en conclure que les Austro-Allemands, après avoir été repoussés, sont revenus à la charge et ont, cette fois, enlevé la position. Elle leur aura donc coûté un grand effort et sans doute des pertes sérieuses. Ce n'était d'ailleurs qu'une position d'arrêt en avant de la ligne de défense, qui est celle du Sereth et de son affluent, le Trotus. Or, l'armée Gerok n'est arrivée à forcer aucune des passes qui donnent accès à la vallée du Trotus. Rien ne compromet donc jusqu'ici la solidité de la ligne. Toutefois, on pouvait espérer que la position de Focsani retiendrait l'ennemi plus longtemps. Si elle n'a pas mieux accompli sa mission, c'est, comme nous l'indiquions hier, que nos alliés n'ont pu garnir leurs retranchements d'une quantité suffisante de canons et de mitrailleuses. Ce sont, en effet, les tirs de barrage qui arrêtent les assauts. Une position est bien compromise quand on en vient au corps à corps.

Tout ce que nous pouvons et devons espérer, c'est que les moyens matériels de défense n'aient été relativement faibles sur le Milcov et le Buzeu que pour le motif que les Russes les ont accumulés sur le Trotus et le Sereth.

En Macédoine, on ne signale que des rencontres de patrouilles. Le temps des grandes opérations n'est pas encore venu.

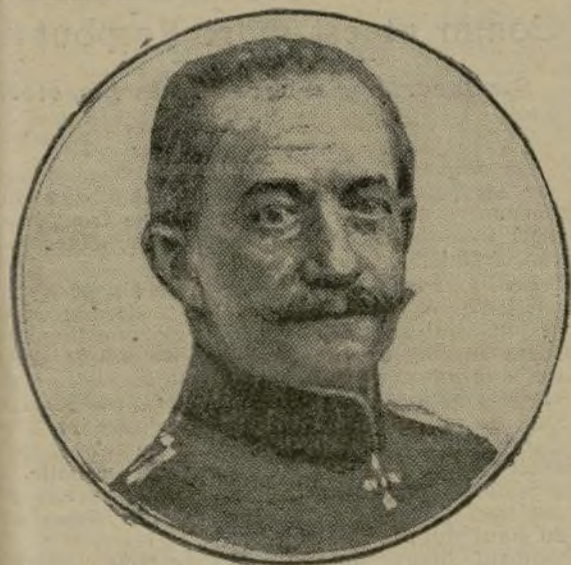
Jean Villars.

BON DEBARRAS !

LE SINISTRE VON BISSING ne reviendra pas à Bruxelles

Il sera remplacé par le général von Plessen

LONDRES, 7 janvier. — Suivant un télégramme de Bruxelles, le général von Bissing, en raison de son état de santé, n'est pas à même de retourner en Belgique : il doit continuer sa cure à Wiesbaden où il séjourne actuellement en vertu d'une autorisation spéciale de l'empereur. L'aide de camp au grand quartier impérial, général von Plessen, lui succéderait dans le poste de gouverneur de la Belgique. (Radio.)



GÉNÉRAL VON BISSING

den où il séjourne actuellement en vertu d'une autorisation spéciale de l'empereur. L'aide de camp au grand quartier impérial, général von Plessen, lui succéderait dans le poste de gouverneur de la Belgique. (Radio.)

Une fissure au blocus ?

MILAN, 9 janvier. — Malgré la surveillance dont la frontière italienne est l'objet, de nombreuses marchandises quittent le pays pour aller nominalement en Suisse, mais, en réalité, pour approvisionner l'Allemagne.

On signale tout particulièrement le passage, en ce moment, d'une quantité considérable de wagons remplis de citrons, d'oranges et de légumes divers.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

L'ALLEMAGNE ET LA PAIX

Pour engager la conversation !

La diplomatie des Empires centraux reste dans l'expectative en ce qui concerne la question de la paix. Il est possible, cependant, que les gouvernements impériaux répondent d'une façon quelconque à la note des Alliés. Cette réponse pourrait se faire — comme nous l'indiquions récemment ici même — sous la forme d'un manifeste lu au Reichstag allemand par le chancelier.

Le correspondant berlinois de l'agence New-York American, M. Bayard Halle, télégraphiait à cette agence le 6 janvier :

Il est possible qu'une réponse à la note de l'Entente soit faite avec des preuves plus précises de la sincérité des puissances centrales ; mais la forme de cette réponse est encore indéterminée. Ce pourrait être un discours du chancelier au Reichstag, une déclaration s'adressant au monde ou aux neutres ou à un neutre en particulier. En tout cas, aucune communication secrète n'a eu lieu jusqu'ici entre l'Allemagne et les Etats-Unis.

Il faut s'attendre, d'ailleurs, à de nouvelles communications du même correspondant américain. L'agence New-York American, qui seconde la manœuvre allemande, vient, en effet, de lui adresser par télégramme le questionnaire suivant :

« La réponse de l'Allemagne à Wilson pose en principe que la grande tâche qui consiste à empêcher les guerres futures ne peut être entreprise qu'après la fin de la guerre actuelle. Toutes les négociations de paix en dépendent. »

La note dit aussi :

« Quand ce moment sera venu, nous serons heureux de collaborer avec les Etats-Unis à cette admirable tâche. »

Quelle est l'interprétation officielle de cette phrase ? Quelles sont les chances de paix que voit l'Allemagne, si la garantie contre de nouvelles guerres n'est pas donnée en même temps que les articles du traité de paix seront signés par les belligérants ?

Inutile de dire que le correspondant américain répondra ce que M. de Bethmann-Hollweg voudra lui faire répondre. Et cela suffit à montrer comment nous devons interpréter ce petit jeu de questions et de réponses. « Nous ne vous parlons pas, semble dire l'Allemagne, mais nous parlons tout fort, pour que vous ne perdiez rien de ce que nous disons. »

Voilà par quels procédés naïfs on s'efforce de nous amener à nous mêler de la conversation.

Les heureux résultats de la conférence de Rome

« Nous avons éliminé toutes les petites difficultés de détail qui pouvaient gêner notre œuvre d'ensemble », a déclaré M. Briand.

ROME, 8 janvier. — M. Aristide Briand est particulièrement satisfait des résultats de la Conférence de Rome et de sa nouvelle rencontre avec les hommes d'Etat italiens. Il a déclaré à ce sujet :

— Notre voyage a été des plus utiles ; je crois aussi qu'il est bien venu à son heure.

« Depuis ces dernières semaines et depuis les dernières conférences entre Alliés, maintes difficultés de détail avaient surgi, et de toutes parts on avait tenté d'amasser des nuages autour de l'Entente et sur les rapports des Alliés entre eux, sans parler des événements publics que tout le monde connaît. Il fallait donc dissiper les nuages, résoudre les difficultés de détail et trouver une solution commune en accord parfait pour les événements actuels et futurs. Or, tout cela a été entrepris dans un esprit de bonne entente et de bonne foi. Nous avons éliminé de commun accord toutes les petites difficultés de détail qui pouvaient gêner notre œuvre d'ensemble. »

« J'ai trouvé dans nos collègues italiens la plus chaleureuse sympathie et le désir le plus vif d'arriver résolument à la victoire commune. »

Au moment de leur départ, MM. Aristide Briand et Lloyd George ont été chaleureusement acclamés par la foule.

UNE CARICATURE SIGNIFICATIVE



— Je n'aurais jamais cru que c'était si difficile de les séparer... (Numero, Turin.)

LES ÉVÉNEMENTS DE GRÈCE

“Évasive et peu concluante”

Telle serait la réponse du gouvernement grec

LE PIRÉE, 6 janvier (retardée dans la transmission). — Les ministres se sont réunis aujourd'hui pour échanger leurs vues sur la réponse à faire à la note des Alliés. Suivant l'Embros, la Grèce refuserait d'accepter les demandes concernant le transport des troupes dans le Péloponèse, l'établissement des contrôles et la remise en liberté des vénizélistes. Sur ce dernier point, le gouvernement paraît irréductible.

En ce qui concerne les réparations exigées pour les événements du 1^{er} décembre, le gouvernement les accorderait avec de légères modifications, mais il demanderait des garanties formelles contre l'extension du mouvement révolutionnaire et la remise des îles Cyclades occupées par les troupes vénizélistes. — (Radio.)

LONDRES, 8 janvier. — Le correspondant du Times au Pirée télégraphie que la réponse du gouvernement grec à la note des Alliés est attendue pour aujourd'hui. On croit qu'elle sera peu concluante et évasive en ce qui concerne l'acceptation des demandes pour la réparation morale, savoir : excuses et salut aux drapeaux alliés. Sur les autres points, on s'attend à ce qu'elle s'étende sur la difficulté et même sur l'impossibilité d'exécuter les demandes concernant le retrait des troupes en

Péloponèse et la libération des vénizélistes emprisonnés à cause de la pression de l'opinion publique.

Ce genre de refus est considéré comme l'intention de faire traîner les négociations; mais les représentants de l'Entente ne sont pas d'humeur à accorder des délais inutiles.

Constantin espère pourtant éviter la rupture

MILAN, 8 janvier. — D'après une dépêche au *Corriere della Sera*, on croit, à Athènes, que la réponse du gouvernement grec à la note de l'Entente évitera la rupture.

On dit que si l'Entente consent à garantir que les troupes vénizélistes ne profiteront pas des concessions de la Grèce à l'Entente pour étendre leur mouvement dans la Grèce continentale, l'obstacle le plus grave serait écarté, et l'Entente pourrait obtenir toutes les garanties pour sa sûreté militaire dans les Balkans.

Dans le cas contraire, la rupture serait inévitable. Tel est du moins le point de vue grec.

L'anarchie à Athènes

ATHÈNES, 7 janvier. — Dans l'après-midi d'hier, la fille du maître du Pirée, qui s'était rendue à Athènes pour faire quelques achats, fut arrêtée par la police, et conduite avec sa suivante devant le procureur du roi qui fit subir à toutes deux un long interrogatoire, et donna l'ordre de les conduire dans la maison d'un commerçant d'Athènes. Celui-ci devra les garder sous sa responsabilité jusqu'à ce que la justice ait statué sur leur sort.

Les réservistes continuent, d'autre part, leurs provocations. Ils assiégèrent ainsi le conseil municipal du Pirée et l'obligèrent à révoquer les conseillers et fonctionnaires municipaux soupçonnés de sympathies vénizélistes.

Suivant le *Chronos*, ils arrêtèrent aussi deux trains transférant des troupes de Thessalie au Péloponèse.

Des voyageurs rapportent que récemment le roi Constantin a fait circuler dans les rues d'Athènes des placards le représentant à cheval, travesti, empereur de Byzance et, tel saint Georges, terrassant le dragon à l'effigie de Venizelos.

Le blocus se fait sentir

ATHÈNES, 6 janvier. — Toute la presse grecque fait appel à la population pour l'engager à supporter les rigueurs du blocus.

L'*Esperini* considère que la nomination du colonel Messalas comme dictateur des vivres montre que le gouvernement ne conserve plus son ancien optimisme sur le règlement amiable de la question grecque.

La commission des approvisionnements vient de faire connaître ses décisions :

Pour Athènes et le Pirée, la ration de pain subira une réduction de 25 0 0 ; les titulaires de cartes auront droit à 240 grammes par jour.

La commission s'est prononcée en faveur de la réquisition générale, chez tous les particuliers de tous les vivres qui pourraient s'y trouver en dépôt. Elle espère ainsi supporter la prolongation du blocus.

M. Athos Romanos, ministre du gouvernement national en France

La représentation diplomatique à Paris du gouvernement de Salonique a été confiée à M. A. Romanos, ancien ministre plénipotentiaire du gouvernement d'Athènes, qui donna sa démission à la suite du guet-apens commis le 1^{er} décembre par les troupes royales et dont la sympathie pour les Alliés s'était fréquemment manifestée depuis de longs mois, en dépit des dispositions malveillantes de son gouvernement.

Le prince héritier de Bulgarie épouserait une Allemande

LONDRES, 8 janvier. — On mande d'Amsterdam à l'*Exchange Telegraph* que le prince royal de Bulgarie a eu une longue entrevue avec l'empereur d'Allemagne à Berlin. Dans les milieux de la cour on annonce que le prince sera prochainement fiancé avec la princesse Victoria de Slesvig-Holslein, belle-sœur du prince Auguste-Guillaume de Prusse. La princesse est l'une des plus riches d'Allemagne.

" Clique pangermaniste "

C'est un Allemand qui parle de ses compatriotes
NEW-YORK, 8 janvier. — Parlant du banquet donné en l'honneur de l'ambassadeur américain Gérard, le correspondant berlinois de l'*Associated Press* télégraphie :

« La présence parmi les convives de trois membres du gouvernement impérial réfute les théories dont la clique pangermaniste fait une si vigoureuse propagande pour faire croire que les États-Unis sont les ennemis naturels de l'Allemagne. On peut voir dans ce banquet une indication du cours que les cercles officiels désirent voir prendre aux relations germano-américaines. »

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 8 Janvier 89^e jour de la guerre)

14 HEURES.

Pendant la nuit, rencontre de patrouilles dans la REGION DE BOUCHAVESNES et dans la FORÊT DE PARROY.

Rien à signaler partout ailleurs.

23 HEURES.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, lutte d'artillerie assez active dans la région du pied DES COTES DE MEUSE. Nos batteries ont exécuté des tirs de destruction sur les organisations allemandes de la WOEVE ET DU BOIS DES CHEVALIERS.

Journée relativement calme sur le reste du front.

Communiqué belge

SUR TOUT LE FRONT DE L'YSER grande activité d'artillerie réciproque, particulièrement à Dixmude et Stenstrate.

L'Allemagne redoute une offensive de Broussiloff

LAUSANNE, 8 janvier. — La *Strasburger Post* écrit qu'une grande nervosité règne sur tout le front allemand occidental. Cette nervosité, qui s'est étendue aussi à toute l'Allemagne, est due en grande partie aux mouvements de troupes qui ont lieu constamment.



LE GÉNÉRAL BROUSSILLOFF
salué par un de ses officiers

Du front oriental on annonce une nouvelle offensive de Broussiloff au sud de la Volhynie. « La campagne brillante que font actuellement nos troupes en Roumanie, ajoute le journal, ne peut être considérée comme une décision de la guerre, mais seulement comme un prélude de cette décision. »

Les entretiens du comte Czernin à Berlin

LONDRES, 7 janvier. — Un télégramme d'Amsterdam annonce que le comte Czernin, ministre des Affaires étrangères austro-hongrois, accompagné de M. Zimmermann, secrétaire allemand aux Affaires étrangères, est arrivé à Berlin samedi, après avoir été reçu par le kaiser au quartier général impérial. On affirme que l'entretien que le comte Czernin a eu avec l'empereur a porté sur des sujets de la plus haute importance et que la question qui a fourni la matière principale de la discussion a été la continuation du mouvement en faveur de la paix.

Pendant son séjour à Berlin, le comte Czernin aura plusieurs entretiens avec M. de Bethmann-Hollweg et d'autres personnalités politiques. Il verra également les banquiers les plus en vue. On est d'avis que les raisons de la visite du ministre austro-hongrois à Berlin doivent être cherchées dans la nécessité de trouver une solution aux problèmes lithuanien, polonais et balkanique. (Radio.)

LA PIRATERIE SOUS-MARINE

Le gouvernement américain n'admettra plus " d'erreurs "

LONDRES, 8 janvier. — On mande de New-York au *Daily Chronicle* que les États-Unis ont fait entendre nettement à l'Allemagne qu'ils ne toléreront désormais aucune « erreur » de guerre sous-marine ; on assure que M. Wilson a bien signifié à Berlin les intentions de son gouvernement à ce sujet.

Cette déclaration est particulièrement significative au moment où le résultat négatif des démarches pour la paix semble devoir entraîner un redoublement de l'activité sous-marine de l'Allemagne.

Le dilemme de herr Ballin

D'après un télégramme de Genève au *Journal des Débats*, M. Ballin, directeur de la Hamburg Amerika Linie, aurait déclaré, dans un déjeuner auquel il prenait part avec des parlementaires et le chef d'état-major, qu'il méprisait l'homme d'Etat qui renoncerait à la guerre sous-marine par crainte de perdre les navires allemands internés dans les ports neutres, car c'était le seul moyen de vaincre l'Angleterre. Et il a ajouté :

« Pour la navigation allemande, il y a deux seules possibilités : ou bien l'Allemagne vaincra et alors la marine allemande redeviendra florissante quelques années qu'elle ait subies, ou bien l'Allemagne sera vaincue et alors ce sera la ruine en Allemagne, que ses navires aient été épargnés ou non. »

Capture mouvementée

LONDRES, 8 janvier. — On mande de La Haye, 7 janvier, au *Daily Mail*, que le vapeur *Old-Ambt*, allant de Rotterdam à Londres avec une cargaison de margarine et de légumes, a été arrêté par un contre-torpilleur allemand qui a mis un équipage de prise à bord pour le conduire à Zeebrugge.

A cause du brouillard, le navire a dérivé et s'est trouvé, le matin, près de la côte française.

En voulant revenir, il a dû essayer le feu des batteries de côtes allemandes, qui ont endommagé le navire et coulé une chaloupe ; un des hommes qui le montaient a été noyé, quatre ont été blessés.

Enfin, les Allemands ont envoyé des contre-torpilleurs, qui ont ramené à Ostende le navire, fortement avarié ; les blessés hollandais sont maintenant à l'hôpital d'Ostende ; le cadavre du noyé a été envoyé en Hollande.

Une réclamation espagnole

MADRID, 8 janvier. — Le gouvernement a adressé une réclamation au cabinet de Berlin au sujet du torpillage du vapeur *San-Leandro*.

Comm. nt est mort Raspoutine

Son meurtrier se serait trouvé en état de légitime défense

De nouveaux détails continuent d'être donnés par les journaux russes relativement aux circonstances dans lesquelles Raspoutine trouva une mort tragique. Ils sont loin, toutefois, d'être tous concordants.

Le *Russkaya Volga* rapporte que six personnes participèrent au souper qui fut le dernier repas de Raspoutine. Ce journal affirme que les blessures furent produites par des armes de différents calibres, ce qui montre que la victime fut visée par plus d'une personne. D'après les flammes de sang trouvées dans le voisinage, on a pu établir que Raspoutine avait tenté de fuir et qu'il avait alors été abattu par une troisième balle.

Ses assaillants lui attachèrent un corps très pesant aux pieds avant de le précipiter dans l'eau du haut du pont Petrovsky. Mais le cadavre, en tombant, heurta une des piles du pont ; le choc détacha le poids, et le corps fut entraîné à quelque distance avant de sombrer sous la glace.

Le correspondant du *Daily Telegraph* à Petrograd donne une autre version.

Le pseudo-moine, lorsqu'il fut emmené en automobile de sa maison à l'habitation de l'avenue Moska, fut rencontré par une bande de jeunes gens dont on connaît les noms. Il est probable mais on n'est pas certain, qu'il y eut quelque beuverie. On déclara alors à Raspoutine qu'il était condamné à mort et qu'il devait se tuer avec le revolver qu'on allait lui donner. Il s'empara de l'arme qu'on lui tendait et fit feu sur celui qui la lui avait présentée, le manquant et tuant un chien-loup qui se trouvait là par hasard. Le revolver fut enlevé à Raspoutine et un des jeunes gens l'étendit raide mort sur place.

En tout cas, d'après un télégramme de Petrograd au *Times*, l'enquête judiciaire ouverte sur la mort de Raspoutine serait bientôt close, car le meurtrier aurait agi en état de légitime défense. Les personnes qui, jusqu'ici, avaient dû rester à la disposition de la justice ont été remises en liberté.

DERNIÈRE HEURE

LA BATAILLE DE ROUMANIE

Focsani aurait été pris hier matin

ON SIGNALE DES ENGAGEMENTS SUR TOUT LE FRONT RUSSE

PÉTROGRAD, 8 janvier. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — Nos troupes se sont emparées d'un village au nord-ouest des marais de Tiroul.

Au sud-ouest du lac de Babite, au nord du village de Kolnam, nous avons également occupé des tranchées ennemies et capturé des prisonniers, des mitrailleuses, des lance-bombes et une batterie lourde : toutes les contre-attaques ennemies ont été repoussées.

Au cours des combats du 5 janvier au sud du lac de Babite, nous avons capturé au moins 16 canons et 800 prisonniers.

Nos avions ont jeté des bombes sur Kovel et sur le village de Holoby (30 verstes au sud-est de Kovel), sur la gare de Zablots, à l'ouest de Brody et sur le bourg de Jasenow, au sud-ouest de Brody.

Dans la région à l'est de Perepelniki (20 verstes au nord de Zborow), après un fort bombardement, une compagnie ennemie a tenté par deux fois de prendre l'offensive, mais elle a été repoussée chaque fois.

Dans la région du village de Novoselki (au sud du bourg de Krowo), au cours de la nuit du 7 janvier, l'ennemi a lancé des nappes de gaz accompagnées d'un fort bombardement et de lancements de mines ; nos mesures ayant été prises pour y parer, l'ennemi a été contraint de regagner ses tranchées dès sa première attaque.

FRONT DE ROUMANIE. — Après un fort bombardement, l'ennemi a attaqué Pecesti (au nord-ouest de Focsani) et repoussé les Roumains. Les renforts accourus ont arrêté l'avance.

Dans la région de Pontecesti (nord-ouest de Focsani), de forts contingents ennemis qui avaient pris l'offensive ont été obligés, par notre feu, de reculer en abandonnant de nombreux morts et blessés.

Ainsi furent repoussées les attaques dans la région au nord de Olenesti et de Kotou-Bourg-Ali (sur la rivière Sereth, à l'embouchure du Buzeu).

FRONT DU CAUCASE. — La tempête de neige continue à sévir dans les montagnes de la région de Dourlia.

En Perse, le 4 janvier, un de nos détachements a battu l'ennemi près de Nkile-Abanenkin-Abade, mais les Turcs ayant reçu des renforts nous ont contraints à reculer vers Dowlet-Abade, puis vers Dizawade (5 verstes au nord-est de Dowlet-Abade).

Les nouvelles allemandes

GENÈVE, 8 janvier. — Le bulletin allemand de cet après-midi commente ainsi les opérations sur le théâtre oriental de la guerre :

Front Léopold de Bavière. — A l'ouest de la

Le communiqué italien

ROME, 8 janvier. — Commandement suprême :

Le long de tout le front, notre artillerie a contre-battu avec intensité celle de l'adversaire.

Sur le front du Trentin, reconnaissances, et luttés d'aéroplanes.

Dans la nuit du 5 au 6 janvier, un de nos avions a atteint Trieste puis, remontant la côte, a jeté deux quintaux d'explosifs sur la gare de chemin de fer de Nabresina et dans la zone du mont Querceto (Hermada).

Bien qu'ayant été l'objet d'un feu furieux de la part des batteries ennemies, notre avion est rentré indemne à sa base.

LEURS PRETENTIONS

L'Allemand, langue diplomatique!

GENÈVE, 8 janvier. — Le comité pour la diffusion de la langue allemande s'est réuni hier, sous la présidence du conseiller intime, docteur Sarazin. De nombreux délégués de toutes les régions des empires centraux étaient présents.

route Riga-Mitau, les Russes ont de nouveau attaqué hier, avec des forces importantes sur un large front. Sur le fleuve de l'Aa, ils ont réussi à augmenter d'un morceau de terrain le gain réalisé le 5 janvier. Sur tous les autres points, ils ont été repoussés après avoir éprouvé des pertes sanglantes.

Front archiduc Joseph. — Malgré une tempête de neige, nous avons de nouveau repoussé l'ennemi entre les vallées de la Putna et de l'Oltz.

Armée Mackensen. — La journée du 7 janvier marque pour la 9^e armée en particulier et pour les glorieuses troupes allemandes et austro-hongroises des généraux Krafft von Delmensingen et von Morgen, un nouveau grand succès : elles ont rejeté les Roumains et les Russes hors du massif puissamment fortifié du mont Odobesti, sur la Putna. Plus au sud, la position du Milcov, déjà fortifiée en octobre et défendue maintenant avec acharnement, a été prise d'assaut.

Serrant de très près l'ennemi, nous ne lui avons pas laissé le temps de s'installer dans sa seconde ligne, sur le canal entre Focsani et Jaristsa. Cette position a été également enfoncée et, continuant la poursuite, nous avons franchi la ligne Focsani-Poltesti.

Focsani a été prise ce matin.

Dans les retranchements ennemis, nous avons pris 3.910 hommes, 3 canons et plusieurs mitrailleuses.

Les nouvelles autrichiennes

GENÈVE, 8 janvier. — Les dépêches officielles de Budapest s'expriment ainsi en ce qui concerne le théâtre oriental de la guerre :

Groupe d'armées du maréchal Mackensen. — Dans la journée d'hier, l'ennemi a subi une nouvelle défaite près de Focsani. Tandis que les régiments allemands pressaient les lignes ennemies au sud et au sud-ouest de la ville, nos troupes emportaient d'assaut, dans le secteur d'Obilesei, deux lignes successives de positions ennemies. En même temps, l'ennemi était refoulé également dans la région du mont Obilesei. La ligne russe a fléchi sur tout le front.

Focsani est depuis ce matin, huit heures, aux mains des troupes alliées ; nous avons capturé 3.910 hommes et 3 canons.

Front d'armée du colonel-général archiduc Joseph. — Dans la vallée de la Putna et de la Susita, nous avons de nouveau gagné du terrain ; sur la Kassina supérieure, nous avons réalisé des progrès. L'ennemi a essayé en vain, au moyen de contre-attaques à nous arracher nos gains.

Front du maréchal prince Léopold de Bavière. — Rien à signaler pour nos troupes.

Front sud-oriental de la guerre. — La situation est sans changement.

Le comité a décidé à l'unanimité de demander au chancelier de donner des instructions aux délégués allemands pour qu'aux prochains pourparlers de paix la langue allemande soit exclusivement employée et qu'on n'admette en aucun cas une langue ennemie comme langue commune pour les négociations.

Le comité, dont les ramifications à l'étranger sont actuellement presque paralysées, compte plus de 330 sociétés affiliées et plus de 38.000 membres.

Ce pauvre comte Tisza est de plus en plus mal en cour

Le comte Tisza, président du Conseil hongrois, est arrivé à Vienne. Il avait évidemment l'intention de s'entretenir avec le souverain au sujet de la situation politique, mais l'empereur Charles venait justement de quitter la capitale.

Le Premier hongrois devra donc attendre le retour du comte Czernin, actuellement au quartier général allemand.

Le comte Tisza n'aurait pas caché à ses amis politiques le d'pit que lui cause ce contretemps qu'il a lieu d'attribuer à la malveillance et à la défaveur dont il est l'objet dans les cercles de la Cour.

La ruée allemande sur Ypres

"Que les Flandres soient pour 1917 notre devise et notre solution."

(Extrait d'un récent message de Von Tirpitz.)

AMSTERDAM, 7 janvier. — Le nom d'Ypres figure fréquemment dans les communiqués anglais. Ici, en Zelande, écrit le correspondant du *Telegraaf*, à l'Ecluse, nous avons entendu un bombardement très violent et ininterrompu ; les Allemands ont réellement essayé d'obtenir un avantage près d'Ypres. L'ennemi avait pris des mesures extraordinaires pour une grande attaque. Roulers, Courtrai et surtout Menin étaient bondés de soldats. Ces troupes y sont encore cantonnées.

On s'est battu furieusement. Dans la région de la Lys on parle même de la « dernière grande bataille ». Cependant, la formidable réponse des canons anglais empêcha les Allemands de déployer toutes leurs forces. Ce fut un tonnerre d'artillerie terrible. Les Anglais étaient prêts à enrayer toute tentative d'offensive ennemie. Aussi, tous les assauts allemands furent-ils vains et repoussés avec des pertes énormes.

Ypres, demeurée inviolée, a de nouveau coûté d'innombrables vies humaines aux armées du kaiser. A Menin et à Courtrai, les blessés arrivèrent en d'interminables convois. Beaucoup de malheureux mutilés ne purent être soignés à temps, et des scènes affreuses se déroulèrent. Le couvent et l'hôpital de Menin sont bondés. Il en est de même à Courtrai.

Les Allemands prennent des mesures pour consolider les défenses derrière le front d'Ypres ; le long de Ten Breelen, Gheluwe et Ledegen, ils construisent des tranchées-abris cuirassées, des stands pour canons et mitrailleuses, et Menin elle-même est mise en état de défense.

Tous les jours, les aviateurs anglais lancent des bombes sur les travaux ennemis. A Ten Breelen, ils ont détruit une baraque qui abritait trente Allemands ; tous périrent sous les décombres.

Les aviateurs anglais font parfois preuve d'une audace extraordinaire. Au cours de la même attaque, le canon antiaérien qui bombardait un aéroplane fut complètement détruit par un aviateur anglais, qui était descendu avec une rapidité vertigineuse. Les deux servants furent tués. Beaucoup de bombes atteignirent la rue du Pont, à Menin, où bifurquent les voies ferrées de Roulers et de Courtrai. C'est la liaison du front sud près d'Ypres avec Courtrai-Gand.

Ce n'est un secret pour personne que les Allemands doivent surmonter des difficultés inouïes pour assurer la discipline parmi leurs propres soldats à Menin et à Courtrai. On arrête journellement des récalcitrants et des déserteurs ; il y a quelques jours, une compagnie entière fut évacuée de Menin sous bonne escorte militaire. Tous les soldats aspirent à la fin des hostilités et craignent comme l'enfer le bombardement des Anglais.

Tous se plaignent de l'insuffisance de la nourriture. Ici, sur le front occidental, on ne constate absolument aucune « amélioration » provoquée par la proclamation de paix, à moins que les Allemands ne considèrent comme une « amélioration » l'obligation imposée à des milliers de civils belges de participer à des travaux militaires, là même où ils sont exposés aux obus, aux bombes et aux avions des Alliés. (Radio.)

LA BELGIQUE SOUS LA BOTTE

De nouvelles déportations annoncées pour le 18 mars

AMSTERDAM, 8 janvier. — Le *Telegraaf* annonce que 200 enfants français, originaires des territoires envahis, viennent de partir pour les Etats-Unis, sous la conduite d'un prêtre américain arrivé à cet effet de New-York.

On annonce de Bruxelles que la population s'attend, pour le 18 mars, à une déportation en masse. Les opérations de contrôle organisées dans ce but continuent. Mais les victimes ne se découragent pas. Elles gardent intacte leur foi dans les destinées de la patrie et dans la revanche inévitable.

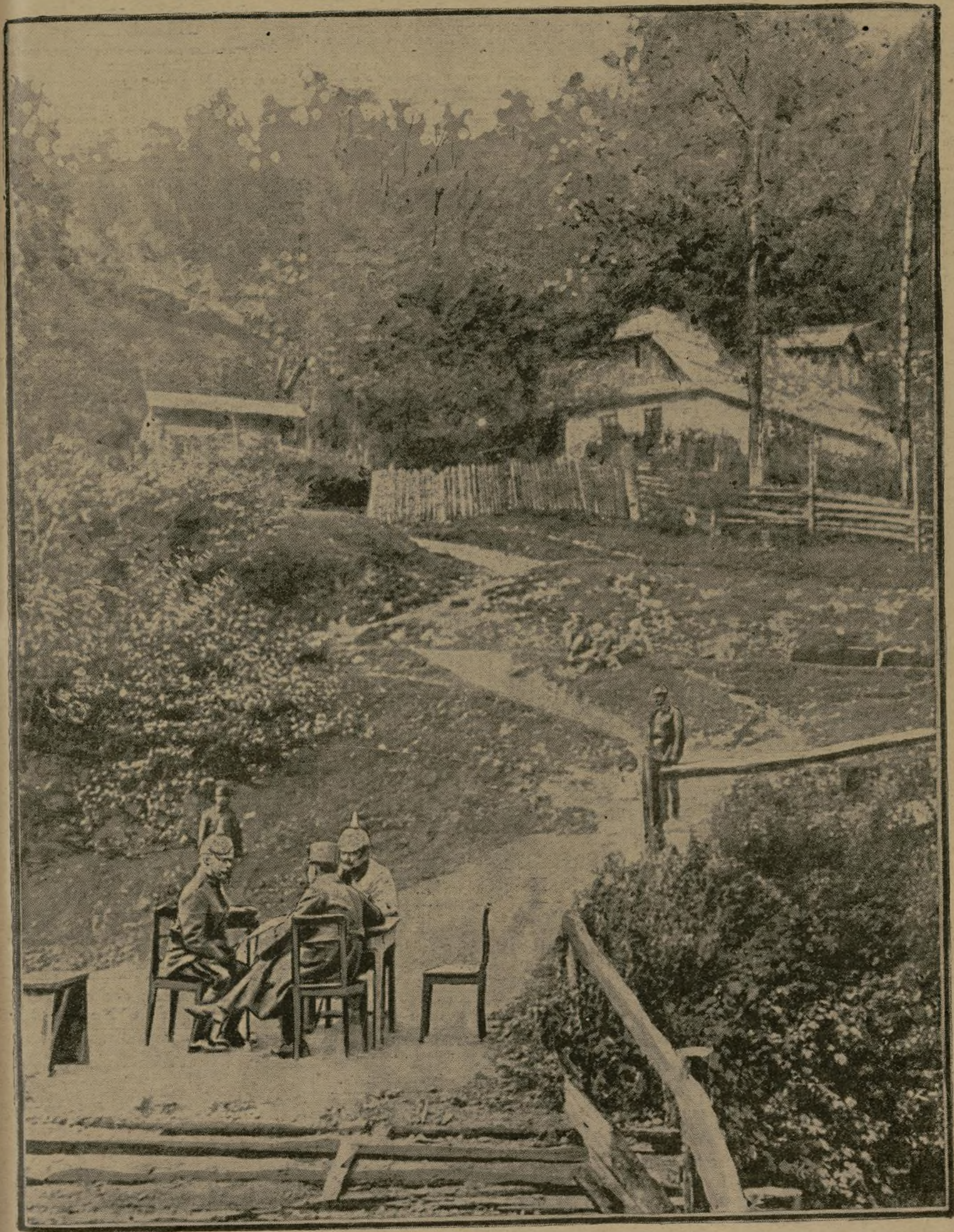
Lundi dernier, 400 déportés malades, provenant de Longwy et des Ardennes, sont rentrés à Gand. Voyant des ouvriers qui travaillaient sur la ligne Givet-Dinant les rapatriés leur crièrent : « Lâches, traîtres, laissez-vous plutôt emmener. Vive le roi ! Vive l'armée ! Vivent les déportés ! » (Radio.)

A l'Hôtel des Postes. — Le courrier des Poilus



C'est au bureau central militaire de la rue du Louvre que se fait le tri, par secteurs, des lettres adressées aux soldats du front. Un très nombreux personnel féminin est affecté à cette tâche considérable, puisque les lettres envoyées quotidiennement, au seul départ de Paris, se chiffrent par près de cinq millions; cette quantité énorme est justifiée par le fait que toute la correspondance française vers les armées est centralisée dans ce service.

Le nouvel empereur Charles IV sur le front



Avant de monter sur le trône d'Autriche, le nouvel empereur Charles commandait, on le sait, un groupe d'armées sur le front russe. On n'a pas oublié les déboires qu'antérieurement il avait connus lorsque, à la tête des troupes attaquant les Italiens, il s'était vu repousser par la vaillance de nos alliés. C'est au cours de son dernier séjour au front que fut prise cette photographie aux abords d'un village, alors qu'il conférait avec deux officiers allemands. Charles IV est vu ici de dos dans le groupe assis au débouché du pont.

LA RENTREE PARLEMENTAIRE

Le Sénat et la Chambre
élisent aujourd'hui leur bureau

Conformément aux dispositions constitutionnelles qui fixent au second mardi de janvier l'ouverture de la session parlementaire, les Chambres reprennent aujourd'hui leurs travaux.

Dans les deux assemblées, cette séance de rentrée est présidée par le doyen d'âge, qui prononce, habituellement, une allocution.

Au Sénat, le doyen d'âge est M. Huguet, âgé de 94 ans, né le 21 décembre 1822. Viennent ensuite MM. de Marcère, âgé de 88 ans, né le 16 mars 1828, le dernier sénateur inamovible vivant ; Maillard, de la Loire-Inférieure, âgé de 88 ans, né le 6 avril 1828 ; de Freycinet, sénateur de la Seine, âgé de 88 ans, né le 14 novembre 1828, et Latappy, sénateur des Landes, né le 16 mars 1830, âgé de 87 ans.

L'année dernière, M. Huguet était retenu dans son département, le Pas-de-Calais ; MM. de Marcère et Maillard étaient souffrants ; M. de Freycinet était ministre d'Etat. La séance fut présidée par M. Latappy.

La Haute-Assemblée procédera aujourd'hui même à l'élection de son bureau définitif qui, d'après les décisions des groupes, sera constitué de la façon suivante :

Président : M. Antonin Dubost ; vice-présidents : MM. Saint-Germain, Chaulemps, Régismanset, Boivin-Champeaux ; questeurs : MM. Théodore Girard, Ranson, Bonnefoy-Sibour ; secrétaires : MM. Amic, Quesnel, Cornet, Chastenet, de La Batut, Lucien Hubert, Simonet, Larère.

A la Chambre, la séance de rentrée sera présidée, comme l'an dernier, par M. de Mackau député conservateur de l'Orne, âgé de 84 ans, doyen d'âge et doyen du Parlement, puisqu'il appartient au Corps législatif.

Viennent après lui, par rang d'âge : M. Jules Siegfried, né le 12 février 1837 ; M. Piou, né le 6 août 1838 ; M. Armez, né le 19 août 1838 ; général Pédoya, né le 29 novembre 1838.

Les six plus jeunes membres présents de la Chambre assisteront le doyen d'âge au bureau. C'étaient, l'an dernier, MM. Pierre-Etienne Flandin, Georges Le Bail-Maugan, Laurent Eynac, Paul Ribeyre, Laffont et Vincent Auriol.

Le renouvellement du bureau sera en quelque sorte une simple formalité, puisque le président, M. Deschanel, les quatre vice-présidents, MM. J. B. Abel, Monestier, René Renoult et Maurice Viollette, et les trois questeurs, MM. Marc Mathis, Saumande et Jean Durand, seront réélus sans concurrents.

Seuls, deux ou trois des secrétaires seront remplacés en raison du roulement établi dans les groupes. Indiquons que les huit secrétaires sortants sont : MM. Gaston Dumesnil, Ribeyre, Girard, Pierre Perreau-Pradier, Georges Ancel, Henry Paté, Le Cherpy et Victor Peytral.

L'installation du nouveau bureau aura lieu jeudi. La Chambre aura ensuite à fixer son ordre du jour en tête duquel on lui demandera d'inscrire le projet sur les dommages de guerre, dont la discussion est déjà commencée, et le projet sur les loyers.

La suppression de la censure politique

M. Alexandre Blanc, député socialiste unifié de Vancluse, a déposé hier une demande d'interpellation sur les conditions dans lesquelles s'était opérée la suppression de la censure politique.

Un appel du "Bureau macédonien"

Le Bureau macédonien de Paris a pris l'initiative d'adresser à un certain nombre de personnalités parisiennes, en faveur du gouvernement de M. Venizelos, un chaleureux appel où il est dit notamment :

Nous faisons appel à la clairvoyance et à la sagesse politique de l'Entente en vue de la reconnaissance officielle du gouvernement de M. Venizelos.

Nous invitons les intellectuels anglais et russes à manifester eux aussi leurs sentiments favorables à la cause de la majorité grecque et à son représentant, M. Venizelos.

Nous adressons enfin nos hommages d'amitié et de confiance à M. Venizelos en la personne duquel nous saluons avec émotion le porte-drapeau de la civilisation néo-grecque.

Cet appel est signé par un certain nombre de personnalités du monde des lettres, des sciences et de la politique. Citons notamment :

Mme Juliette Adam, le général Bonnal, M. Emile Bergerat, MM. Flourens, Henri Galli, Lucien Millevoye, M. J. Havet, M. Camille Flammarion, MM. Jean Psichari, Joseph Reinach, Gabriel Séailles, Henri Welschinger, etc.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES GÉNÉRAUX
du cadre de réserve

Au cours de la discussion récente des douzièmes provisoires, à la Chambre, l'honorable M. Emmanuel Brousse, président de la commission des économies, qui remplit ce rôle ingrat avec une inlassable activité, faisait remarquer qu'il y a plus de généraux pourvus d'emplois dans la zone de l'intérieur que de commandements sur le front.

Le fait peut paraître extraordinaire, il n'est pas moins exact. Sans parler des généraux, encore en activité, qui, pour une raison ou une autre, sont revenus de la zone des armées, nombreux sont ceux appartenant à la deuxième section dont les services ont été utilisés.

Il faut ici se rendre compte des conditions dans lesquelles les officiers généraux arrivés à la limite d'âge sont, ou bien admis à la retraite, ou bien versés dans le cadre de réserve de l'Etat-major général.

La loi du 4 août 1839 leur permet de n'être admis à la retraite que sur leur demande. Cette loi a, en même temps, institué la deuxième section, dite de réserve, afin de maintenir à la disposition du ministre de la Guerre, pour le cas de mobilisation, ceux arrivés au terme de leur temps d'activité.

Dans la réorganisation de 1875 ces dispositions furent conservées ; mais leur but, en réalité, était manqué, parce que les généraux placés dans la section de réserve ne recevaient qu'un traitement inférieur à celui de la retraite. Tous ceux y ayant droit, et c'était le cas pour toute radiation par limite d'âge, préféraient donc opter pour cette dernière position.

La loi du 22 juin 1878, venant obliger les officiers de tous grades, sans exception, à demeurer pendant cinq ans à la disposition du ministre, modifiait sans doute, pendant ce laps de temps, la situation des intéressés, mais sans influencer sur leurs raisons et leurs droits d'option dans le sens ci-dessus.

Ce n'est qu'en 1890 qu'un complet changement devait s'opérer, à cet égard, sur l'initiative de M. de Freycinet, alors ministre de la Guerre.

Une loi, promulguée le 14 janvier de cette année, décida que les officiers généraux et fonctionnaires assimilés, placés dans la deuxième section du cadre de l'Etat-major général, recevraient une solde égale au taux de la pension à laquelle ils auraient droit s'ils étaient retraités.

« La petite souris blanche », comme on appelait sympathiquement le ministre civil — le premier de la Troisième République — avait trouvé le moyen, tout en faisant disparaître une réelle anomalie, d'être agréable à tous les anciens généraux, lesquels voyaient dans la mesure nouvelle un avantage sentimental, celui de figurer au cadre de réserve, au lieu d'être rendus à la vie civile, et une immunité matérielle, non dédaignée, celle de continuer à voyager en chemin de fer au tarif militaire ou quart de place.

Petites causes, grands effets : la position de retraite des officiers généraux était désormais, pour ainsi dire, abolie en fait.

La comparaison suivante, entre l'époque antérieure à 1890 et l'année 1914, résultant du dernier annuaire établi avant la guerre, montre, en effet, la situation exactement renversée :

		Réserve	Retraite
1888	Général de division....	13	110
	— brigade	19	219
1914	— division	195	10
	— brigade	361	29

Au cadre de réserve, en 1914, figurent des noms qu'accompagnaient des millésimes de naissance remontant jusqu'en 1821, c'est-à-dire de généraux âgés de plus de 90 ans.

Les officiers généraux de la deuxième section « pourront être employés en temps de guerre », dit la loi de 1839.

Sur un effectif de 556 appartenant à cette catégorie, à la veille de la guerre, beaucoup ont réclamé une place dans la participation à la défense nationale, les uns dans des formations actives, les autres dans des emplois sédentaires. Le contraire eût été plus surprenant.

Commandant V...

L'incendie de l'Atendo de Santander
a détruit un trésor d'art

Nous avons signalé à nos lecteurs l'importance du sinistre de l'Atendo Montanes de Santander qui a détruit une collection unique de tableaux. Une dépêche de Madrid donne la liste des œuvres qui ont été la proie des flammes : on y note un portrait du duc de Richemond, de Van Dyck, des œuvres de Velasquez, Le Titien, Goya, Fragonard, Murillo, Leonard de Vinci, etc. Trois eaux fortes de Rembrandt figurent dans cette nomenclature qui comprend encore les noms de Madrazo, Gaspard de Crayer, Beechey, Lesueur, John Constable, Rousseau, Lucas, Gustave Collin, et Rosalba.

LA CRISE DE LA VIE CHÈRE

L'innovation des carnets
de sucre

750 grammes par personne et par mois

Le sucre, nous avait-on assuré au moment où il manquait partout, est distribué avec une abondance suffisante aux grands magasins d'alimentation, à tous les vendeurs, par les soins de la Chambre syndicale de l'Épicerie.

La vente du sucre restait aussi rare ; des magasiniers ne cédaient que du « cristallisé » ou bien du « manufacturé », mais selon l'importance d'achats multiples, et si, vers la fin de décembre, une certaine amélioration se précisait, le vote des nouvelles taxes l'interrompit au point que, de nouveau, le sucre disparaît partout.

Maintenant que son prix a été majoré, qu'il est à 1 fr. 55 le kgr., on le retrouve dans tous les magasins, dans toutes les boutiques. Un débitant de la banlieue qui refusait, la veille, toute vente, livra à la consommation, le jour de l'application de la taxe, plus de 400 kilos de sucre raffiné. Ainsi put-il, par les différences des prix, s'offrir en étrennes, au détriment des habitants de son quartier populaire, des bénéfices supplémentaires et importants.

Il s'en est vanté. Combien d'autres ont « profité » pareillement, mais sans le dire !

Et voici que M. Herriot, ministre des transports et du ravitaillement, a indiqué que « pour réduire les achats à l'étranger et soulager les transports maritimes » le gouvernement se proposait de fixer à 750 grammes par tête et par mois la ration de sucre.

Des carnets à coupon permettraient un contrôle effectif.

La date du 1^{er} février fut même prononcée. La commission qui siégera mercredi au ministère décidera.

Mais déjà la mesure projetée est l'objet de nombreux commentaires.

Et M. Fittu, président de la Chambre syndicale de l'Épicerie, ne s'en montre point partisan. Les objections, d'ailleurs, sont sérieuses. On vend, à Paris, trop de sucres différents ; fera-t-on un carnet pour chaque catégorie ? Les bons seront strictement personnels ; les épiceries importantes ne seront-elles pas trop embarrassées, surtout aux heures d'affluence, par l'opération compliquée des vérifications ? Le public, lui, se contente d'espérer qu'en présentant les bons on ne lui refusera sans doute pas sa quantité de sucre. Il ne « fera plus la queue » en vain...

— Au Creusot, en présence de l'abus immodéré que font du sucre certaines personnes, le maire vient de décider aussi la création des cartes.

Vingt francs la douzaine d'œufs !

C'est en Autriche que ce prix coquet est atteint

MILAN, 8 janvier. — D'après la *Stampa*, le nonce à Vienne, Mgr Valre di Bonzo aurait écrit à des membres de sa famille une lettre dans laquelle il se plaint de la cherté de la vie à Vienne.

Pour ne citer qu'un détail, une douzaine d'œufs se serait payée de 20 à 22 francs.

Les pétroles italiens

GÈNES, 8 janvier. — D'après le *XIX^e Siècle*, une société italienne serait sur le point de se constituer pour l'exploitation des sources de pétrole dans la région de Voghera.

Le déblaiement des carreaux
dans les mines du Puy-de-Dôme

La Chambre de commerce de Clermont-Ferrand a signalé l'encombrement du charbon des mines du Puy-de-Dôme, mais, depuis sa délibération, la situation s'est sensiblement améliorée.

C'est ainsi que, à Saint-Eloi, depuis fin décembre jusqu'à ce jour, Laboulle a pu diminuer son stock de 14.000 tonnes à 9.000 environ, tandis qu'une autre mine du même groupe abaissait son stock de 8.000 tonnes à 3.500. Sur le carreau de ces mines, la situation ne saurait donc plus tarder à redevenir normale.

En fait, sur une production mensuelle d'environ 50.000 tonnes pour le département du Puy-de-Dôme, les divers stocks sur le carreau s'élèvent environ à 23.000 tonnes, correspondant à peu près aux besoins d'un mois.

Apprenez rapidement

chez vous la Comptabilité, la Sténo-Dactylo, etc.

Demandez programme gratuit aux Etablissements

JAMET-BUFFEREAU, 66, R. de Rivoli, Paris

Succursales : NANCY, BORDEAUX, MARSEILLE.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Bouyssol le marin (1)

IX

L'INDUSTRIEL MOUKTARIS

Dans Ithaque, île fameuse où paissent des moutons qui descendent peut-être de ceux sur qui veillait le vieux Laërte, Bouyssol avait remarqué une troupe d'oies grasses. C'était dans la saison hivernale où les brusques sautes de vent amènent sur les montagnes nues des amoncellements de gros nuages, où des torrents de pluie se déversent soudain sur les vallées mal cultivées, où la nuit tombe vite. Parfois le *Roussillon-V*, en butte à la bourrasque contre laquelle sa faible et vieille machine ne lui permettait pas d'avancer, venait jeter un pied d'ancre sur le rivage naguère hospitalier aux prétendants de Pénélope. L'illustre patrouilleur semblait alors dans le vieux et noble paysage classique, aux lignes inchangées depuis Ulysse, une antiquité oubliée.

Bouyssol ne pensait pas à ces choses. Esprit essentiellement pratique et moderne, il savait que le marin s'instruit toujours en descendant à terre, et, d'ailleurs, le problème de la pitance le préoccupait. Quand on dispose de un franc et quelques centimes par tête et par jour pour nourrir un équipage d'aussi bon appétit que celui du *Roussillon-V*, quand les vivres sont au prix où ils étaient alors montés en Grèce, et que le change vous fait perdre dix pour cent, il faut ou décréter qu'on ne mangera plus que des haricots rouges, hais des marins, ou s'ingénier. Bouyssol préférait s'ingénier, car il sait qu'un équipage bien nourri est toujours un bon équipage et qu'il tient par-dessus tout à ce que le sien reste ce qu'il est. Aussi, à cause de cette troupe d'oies grasses, il revint à Ithaque, en ce temps-là, aussi souvent que le service des patrouilles le lui permettait.

Il y avait déjà fait quelques excellentes affaires : un mouton troqué contre deux paires de vieux souliers et un jeune porc obtenu moyennement une demi-caisse de biscuit. Mais Noël approchait et il devenait urgent de se procurer quelques oies.

Elles appartenaient à un honnête marchand, nommé Mouktaris, qui, aux premiers mots que lui adressa Bouyssol, se répandit en serments d'amitié. Il savait ce sabir oriental où il entre de l'italien, de l'anglais, du français, et qui est un baragouin assez intelligible pour les habitués de la péninsule balkanique. Il lui confia, dans le tuyau de l'oreille, qu'il était agent au service des renseignements français, exhiba un certificat du consulat de France de Corinthe, et se proposa de suite pour fournir à Bouyssol, au meilleur compte, des tapis, des narghilés, des armes anciennes et d'autres choses encore qu'il serait superflu d'énumérer. Bouyssol n'avait garde de parler des oies : il ne faut jamais laisser deviner à un marchand grec ce dont on a envie. Il s'enquit des porcs et des moutons, des grives et des bécasses. Mouktaris pouvait procurer tout cela. Des oies il ne souffla mot.

Bouyssol partit intrigué. A une prochaine relâche, il revint et demanda tout à trac le prix des oies. Mouktaris refusa net. Ni pour or, ni pour argent, disait-il, il ne consentirait à en vendre une.

Cela devenait intéressant. Mouktaris, qui eût vendu son âme pour un « napoléon », refusait les sommes que Bouyssol, curieux de savoir jusqu'où cela irait, faisait miroiter devant ses yeux. C'est donc qu'il avait une raison ! Et cette raison, avec son flair de vieux routier, le commandant du *Roussillon-V* la pressentait : il avait le battement de cœur du chercheur d'or qui devine une faille. Les oies étaient destinées aux sous-marins boches ! Il n'était pas sans connaître, par ses anciennes observations dans l'Archipel, la friandise pour les volailles des équipages allemands. Donc, en suivant les oies, on arriverait au sous-marin. Tout un plan s'échafauda immédiatement dans la tête de Bouyssol.

Quand il l'exposa au chef de division, celui-ci lui rit au nez en s'écriant : « Il paraît que vous vous trouvez bien à Ithaque ! Mais c'est à la mer qu'il faut chercher les sous-marins ! »

Le *Roussillon-V* reprit donc le cours de ses patrouilles, voguant du nord au sud, et de l'est à l'ouest, cherchant en vain à percer l'opacité tour à tour émeraude, turquoise et grise des eaux changeantes pour y découvrir l'insaisissable sous-marin, jusqu'au jour où, sur l'infonction d'un signal urgent, il vint de nouveau jeter l'ancre sous Ithaque. Quatorze torpilleurs et vingt-trois chalutiers s'y trouvaient déjà. La

rumour était grande parmi eux. On leur avait signalé, de source sûre, deux sous-marins allemands en ravitaillement sur la côte de l'île, et, depuis deux jours, ils en exploraient toutes les criques sans rien trouver du tout. Bouyssol, ayant reçu l'ordre d'attendre des instructions, s'en fut à terre, tout droit chez Mouktaris. Les oies n'y étaient plus.

Le bon Grec était tout réjoui. Il venait d'Athènes, où, raconta-t-il à Bouyssol, il avait fait des affaires superbes. Un tapis de Smyrne, vingt bouteilles d'absinthe, une collection curieuse de cartes postales, de belles turqueries : voilà ce qu'il avait rapporté. Le puissant chef voulait-il voir cela et se décider à quelque achat ? Bouyssol accepta d'entrer dans la misérable arrière-boutique. Une fois là, donner un bon croc-en-jambe à Mouktaris, lui mettre un genou sur l'estomac et le canon du revolver sous le nez, ce fut pour Bouyssol l'affaire d'un instant. Et alors, terrible, il demanda :

— Où sont tes oies ?

Tremblant, Mouktaris lâcha de suite tout le paquet. Les oies étaient à bord de deux sous-marins boches qui étaient venus les chercher huit jours auparavant. Et, pour calmer ses remords, le bon Mouktaris, dès le surlendemain de leur départ, était accouru à Athènes signaler leur arrivée imminente à Ithaque. Il avait pu donner leurs numéros et des détails circonstanciés qui avaient paru probants au service des renseignements. Aussi lui avait-on payé son voyage et, en plus, une bonne prime. Et puis on avait fait rallier à grande vitesse les quatorze torpilleurs, les vingt-trois chalutiers, et, en outre, le *Roussillon-V*. Quel mal y avait-il à cela ? Mouktaris le demandait humblement au puissant chef, en le suppliant d'épargner sa vie en faveur de sa sincérité. Il offrait, si on voulait, de rendre la prime et de donner la collection de cartes postales par-dessus le marché. Les Français sont des gens terribles ! Ils ne comprennent pas que les pauvres Grecs ont besoin de faire des affaires pour soutenir leurs chétives existences. Mais lui, Mouktaris, ami de la France, n'avait voulu faire aucun mal, il n'avait voulu que soutirer de l'argent à ces sales Allemands en leur vendant, au poids de l'or, ses vieilles oies !

Bouyssol se demandait s'il allait occire sur place l'ingénieur insulaire. Il réfléchit qu'il valait mieux le garder comme témoignage irréfutable de la valeur de nos services de renseignements dans les îles grecques, et, rentrant à son bord, il fit son rapport.

— Je ne sais pas ce qui en est advenu, — avait-il coutume de dire quand il racontait cette histoire, — mais je regrette bien de n'avoir pas cassé la vieille tête de Mouktaris. J'en aurais eu des embêtements, c'est certain, mais ça aurait attiré l'attention sur ce genre d'affaires !

A. Larisson.

UN MANTEAU DE PLUIE

Le manteau de pluie, lorsque l'hiver est, comme celui-ci, doux mais pluvieux les trois quarts du temps, est indispensable. Longtemps ce genre de vêtement fut délaissé par les femmes élégantes et, sauf en voyage ou à la campagne, on ne mettait pas de vêtement de tissu. Cette année, c'est un uniforme. Est-ce la rareté des moyens de locomotion qui en est cause ? Mystère !

Mais les vêtements imperméabilisés ou non sont de mise partout. En général, on les choisit assez amples, de façon à pouvoir être portés sur une jaquette : c'est le manteau qu'on laisse dans l'antichambre, comme le pardessus d'homme. Celui-ci est fait d'une grosse chevrote gris fer un peu chinée, sur laquelle la boue ne tache pas. Il est taillé droit, assez ample, bien enroulé devant, de façon à protéger complètement la robe. Les manches raides ont un double revers garni de grosses piqûres. Les mêmes piqûres bordent les poches, les devants et le col. Ce dernier est d'une forme et d'une originalité nouvelles : il ferme complètement, évitant les maux de gorge qu'on gagne volontiers les jours de pluie. Il est en tissu pareil et fait un grand revers sous le à droite quand le manteau est ouvert. Rien n'empêche de faire à ce modèle un col plus classique : il doit, en tout cas, être en tissu pareil, de façon à laisser à ce modèle l'allure manteau de sport qu'accroissent encore des boutons de corne ou de cuir.

Manteau de grosse chevrote gris fer.

Jeanne Farmant.

TRIBUNAUX

Faux passeports

L'italien Giacinto Barberis, âgé de 26 ans, employé au consulat général d'Italie à Paris, comparaissait hier, devant la 10^e chambre correctionnelle sous l'inculpation de fabrication et usage de faux passeports.

Un compatriote de l'inculpé, Giuseppe Terraciano, demeurant 31, rue Quincampoix, à Paris, appelé sous les drapeaux, venait se soustraire à son devoir. Il obtint de Barberis le moyen de passer en Suisse où, disait-on, la visite sanitaire était moins rigoureuse qu'en France.

Terraciano espérait être réformé à raison de son obésité. Il affirma, d'ailleurs, à Barberis qu'il se rendrait au consulat d'Italie en Suisse, et qu'il rejoindrait son poste s'il était déclaré bon pour le service.

C'est ainsi que l'employé au consulat prépara un passeport au nom d'une dame Néri, qu'il fit viser au consul. En possession de cette pièce, Barberis y substitua le feuillet d'un passeport établi au nom de Terraciano, ce qui permit à celui-ci d'obtenir le visa de l'autorité française, puis de gagner sans encombre la Suisse, où il se trouve être à l'heure actuelle.

Giacinto Barberis a été condamné au maximum de la peine, soit trois années d'emprisonnement.

Faits de grève

Le 5 janvier, une bagarre s'étant produite aux abords des ateliers entre les ouvrières grévistes et celles qui avaient refusé de cesser de travailler pour les besoins de la Défense nationale, les agents durent intervenir. Ils mirent en état d'arrestation les femmes Zélie Defrez, 21 ans, et Léonie Sully, 37 ans. Toutes deux, déferées à la 10^e chambre correctionnelle pour entraves à la liberté du travail, se sont vu infliger hier, chacune trois mois de prison.

Haricots toxiques

Sur la plainte de Mme Grubé, directrice d'un pensionnat à Vincennes, des poursuites correctionnelles avaient été intentées contre deux commerçants parisiens, MM. Templier et Bayeux. L'accusation reprochait à ceux-ci d'avoir vendu des haricots de Birmanie qui contenaient une quantité d'acide cyanhydrique capable de causer par leur ingestion de graves désordres.

La 8^e Chambre a condamné, hier, MM. Templier et Bayeux à 50 francs d'amende chacun.

Un dormeur obstiné

Notre correspondant de Périgueux nous adresse les détails complémentaires ci-dessous concernant le cas extraordinaire d'un soldat qui dort depuis la victoire de la Marne :

Ce soldat est un nommé Halman, artiste lyrique, mobilisé dès le début des hostilités au 282^e d'infanterie ; il est âgé de trente et un ans.

A la bataille de la Marne, l'éclatement d'un obus tout près de lui détermina une commotion qui le fit tomber, sans le blesser. On le crut évanoui, mais, à l'ambulance où on le transporta, on s'aperçut qu'il dormait.

Evacué sur un hôpital de Bordeaux, il fut longuement examiné par les professeurs Féltes et Régis.

Le dormeur, qui appartient au recrutement de Brive, est depuis quelques jours à Périgueux, à l'hôpital Sainte-Ercole, centre de réforme de la 12^e région.

Il n'est pas amaigri ; il n'est pas agité : immobile, il dort.

On lui fait absorber du bouillon, du lait, des œufs battus.

La crise des transports

Une solution locale par initiative privée

AUCH. — Pour remédier à la crise des transports par voie ferrée, une compagnie de navigation s'est formée pour exploiter le réseau navigable Baise-Garonne-canal latéral.

Les résultats de cette initiative privée sont des plus satisfaisants ; la région a vu son ravitaillement en denrées de première nécessité complètement assuré.

C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'il a été transporté par eau, sur cale, de Condom : 85.341 kilos de blé, 8.728 kilos de sucre, 816 kilos de graisse, des sulfates, du charbon, des articles d'épicerie, soit un total de 113.475 kilos de marchandises.

Sa jeune femme reste près de lui et le veille constamment.

LAIT CONDENSÉ	FARINE LACTÉE
NESTLÉ	
En Vente chez les Pharmaciens Epiciers Herboristes	LA MARQUE PRÉFÉRÉE

(1) Voir Excelsior des 5, 19 septembre, 3, 17, 30 octobre, 14, 28 novembre et 12 décembre.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

La Comédie avait convié hier quelques critiques à venir entendre le petit acte du capitaine Alfred Drouin : *Pour la Victoire*. Malheureusement, la pièce était affichée en lever de rideau; on a commencé à 8 heures très exactement... si bien que lorsque la plupart de nos confrères sont arrivés le rideau descendait sur l'œuvre, très courte, de M. Drouin.

La seconde audition n'a pas modifié mon impression de dimanche. Ce genre est définitivement condamné, qu'il se manifeste sous la forme de poème ou de scène dialoguée. J'en ai en la preuve cette fois encore dans l'accueil, sympathique sans doute, mais discret que l'on a fait à *Pour la Victoire*. Nous avons tous nos idées, nos sentiments sur la guerre et sur la paix; nul poète, nul versificateur ne nous entraînera à la suite, à moins de bâtir un chef-d'œuvre.

Une... comment dirai-je ? une agréable plaisanterie de la censure : il y a dans *Pour la Victoire* deux jeunes enfants qui, vêtus en soldats et jouant à la guerre, échangent entre eux deux ou trois répliques. L'un avait à dire :

Quand on ne se bat pas, on n'est qu'un...

La censure, qui veillait, supprima le dernier mot du vers, dangereux sans doute dans la bouche d'un garçonnet de six ou sept ans ! On cherchait un synonyme au terme condamné, un synonyme avec, naturellement, une rime en «...squé » ; on ne trouvait pas. Alors, le petit Fleury, chargé du rôle de l'enfant, trancha la difficulté en concluant :

Quand on ne se bat pas, on n'est... Allons jouer !

Et je ne sais pourquoi cette trouvaille d'enfant m'a remis en mémoire la boutade de Figaro : « Quand je discute avec un sot, je lui cède toujours ! »

J'ai assisté ensuite au premier acte du *Voyage de M. Perrichon*. C'est ma joie de voir Féraudy aller et venir dans une gare... Il est vraiment chez lui !

Emile Mas.

Les matinées classiques de l'Odéon. — L'Odéon a déjà donné, depuis le commencement de la saison, en même temps que les chefs-d'œuvre de notre littérature, une série de pièces fort intéressantes et moins connues du public, comme *le Mercure galant*, de Boursault; *la Maison de campagne*, de Dancourt; et *le Babilard*, de de Boissy. La matinée d'après-demain jeudi sera consacrée à *Bérénice* et à *la Pucelle*, le charmant petit acte de Fagan, que l'on a si peu l'occasion d'apprécier. Le spectacle sera précédé d'une conférence de M. Marc Le Goupils.

Aux Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain, à 8 heures, treizième concert Colonne-Lamoureux, consacré aux écoles de musique française et russe, avec le concours de M. Ghasné, de l'Opéra-Comique.

Ouverture de *Patrie*, de Georges Bizet; *le Cloître* (1^{re} audition), de Michel-Maurice Lévy, drame lyrique d'Emile Verhaeren; a) Prélude du 2^e acte; b) la Confession de Balhazar, interprétée par M. Ghasné; *Deuxième symphonie*, en si bémol, de Vincent d'Indy; *prélude à l'Après-midi d'un faune*, de Claude Debussy; *Pétrouchka*, d'Igor Stravinsky (2^e et dernière audition). Le concert sera dirigé par M. Gabriel Pierné.

A la Comédie-Française. — La Comédie-Française donnera samedi prochain 13 janvier, en soirée, la dernière représentation du *Bourgeois gentilhomme*.

A la Porte-Saint-Martin et à l'Ambigu. — On annonce un changement de spectacle sur ces deux scènes, l'*Amazone* et la *Roussotte* devant être jouées dimanche soir pour la dernière fois.

FEUILLETON D' "EXCELSIOR" DU 9 JANVIER 1917

E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE FRANÇAISE

IV

Othon Weimer

— Il n'ira pas en Suisse, c'est évident; il s'en retournera dans son pays où peut-être il est soldat ?

— Il est capitaine ou major... je ne sais pas au juste !

— Crapule, murmura tout bas M. Saturnin.

Puis, après un silence :

— S'il n'y va pas, il enverra Mlle Charlotte... Mme Bernadois, rectifia-t-il en baissant la tête... Alors ?...

— Je n'en crois rien : cette demoiselle, et Madeleine rectifia à son tour, cette dame viendra sûrement sur les bords du lac de Constance, mais pour m'y attendre et m'entraîner le cas échéant en Allemagne, près de ma fille... Alors tout sera perdu.

— Tout serait perdu, c'est évident, dans ce cas-là.

EXCELSIOR

Au Gymnase. — La Veille d'armes, en raison de la mobilisation d'un grand nombre de machinistes et de figurants, ne pourra être donnée en matinée que les dimanches et fêtes.

Un opéra nouveau. — L'auteur de la *Fête chez Thérèse*, M. Reynaldo Hahn, vient d'achever le prélude et le premier acte d'un nouvel opéra : *le Juf de Venise*, que M. René Fauchois tira pour lui du *Shylock*, de Shakespeare. Dérail qui vaut d'être noté : M. Reynaldo Hahn s'est engagé au début de la guerre et c'est sur le front, pendant ses loisirs, qu'il travaille à cette œuvre, dont ses intimes disent déjà le plus grand bien.

MARDI 9 JANVIER

Opéra. — Jeudi, à 7 h. 30, *Guillaume Tell*.
Comédie-Française. — A 8 h. 30, *le Père Lebonnard*.
Opéra-Comique. — A 8 heures, *Werther*.
Odéon. — A 8 heures, *Fédora*.
Trionon-Lyrique. — A 8 h., *les Diamants de la couronne*.
Antoine. — A 8 h. 30, *le Crime de Sylvestre Bonnard*.
Athénée. — A 8 h. 15, *Je ne trompe pas mon mari*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Jean de La Fontaine*.
Châtelet. — A 7 h. 30, *Dick, roi des chiens policiers*.
Gaité. — A 8 h. 40, *Mietle*.
Gymnase. — A 8 heures, *la Veille d'armes*.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *la Roussotte*.
Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bis !*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazone*.
Sarah-Bernhardt. — A 8 h., *l'Algon* (sauf lundi et vendredi).
Apollo. — A 8 heures, *les Maris de Ginette*.
Capucines (tél. Gut. 56-40). — A 8 h. 30, *Crème-de-Menthe*.
All. revue : *la Clef* : Aux Chandeliers !
Réjane. — A 7 h. 45, *l'Oiseau bleu*.
Renaissance. — A 8 heures, *la Guerre et l'Amour*.
Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.
Variétés. — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *la Revue anticafardiste*.
Olympia (Central 44-38). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 15, *Jack*. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73. A 2 h. 30, matinée à prix réduits.
Omnia-Pathé. — *Le droit de la vie*; *Les insectes de nos ruissaux*; *le Masque* (9^e épisode). Actualités militaires.

Deux grèves dans la couture

Les élégantes sont-elles menacées d'une grève de la couture ? Peut-être, si, par esprit de solidarité, les ouvrières parisiennes s'associent aux revendications présentées par le personnel de deux maisons, dont l'une a son siège avenue de l'Opéra et l'autre rue Auber. Dans la première, les tailleurs demandent une augmentation qui se justifie, d'après eux, par l'augmentation du prix de la vie. Il ne suffit pas, disent-ils, que les salaires correspondent au travail effectué, mais davantage encore au coût des denrées alimentaires, sans lesquelles le travail ne serait pas possible.

Dans la seconde, ce sont les ouvrières qui manifestent leur mécontentement, après avoir réclamé l'application des tarifs du temps de paix.

Tout augmente, nous déclare l'une d'elles, et nos salaires diminuent. Déjà, avant la guerre, il nous était difficile de boucler honnêtement notre petit budget et notre vie était précaire. Aujourd'hui, c'est bien autre chose : le restaurant est inabordable, et la cuisine chez soi est impossible pour qui travaille avec régularité. Remarque, au surplus, que la vie a surtout augmenté pour les petites bourses, pour celles d'entre nous qui ne peuvent faire leur marché posément, ni consacrer beaucoup de temps aux questions ménagères. Pourquoi, d'ailleurs, ne pas revenir aux tarifs de l'ancien régime ? Notre maison fait des affaires normales et la clientèle ne paie pas ses robes moins cher, bien au contraire. Nous avons donc décidé de faire grève, persuadées que le bon droit est de notre côté, ce qui est, n'est-ce pas, l'essentiel, dans les plus petites comme dans les plus grandes causes ?

Un silence assez long régna, le bonhomme réfléchissait.

Au bout d'un instant, il releva la tête.

— Quelles résolutions prenez-vous ?

— Je ne puis abandonner mon père. Je veux qu'il meure entre mes bras ou qu'il revienne à la vie en me trouvant à ses côtés. Revenez demain, monsieur Saturnin, demain matin. Vous n'avez que faire à l'usine, qui doit être fermée ?

— Elle est fermée, j'ai arrêté tous les comptes hier. Voici le bilan : payé 235.641 francs ; en caisse, 175.005 fr. 75 ; en dépôt dans les banques, 1.800.000 francs. M. Weimer a pris 200.000 francs à la Banque de France, avant-hier matin.

— Sa sœur a pris tout ce qu'il y avait ici d'argent liquide, tous les bijoux, tous les titres...

— J'apporterai demain dix mille, si vous voulez. — C'est entendu ! Laissez-moi maintenant à mon devoir, monsieur Saturnin, venez de bonne heure et apportez tout ce que vous pourrez de nouvelles.

Saturnin regarda longuement la jeune femme : — Ne vous fatiguez pas trop, madame Madeleine : vous avez plus que jamais besoin de vos forces et de votre courage.

— Soyez tranquille, à demain.

A demain.

Sur ce, M. Saturnin s'en alla absolument bouleversé par ce qu'il venait d'apprendre.

Le malade resta dans la même situation toute la nuit; au petit matin, sur les conseils de la sœur, Madeleine consentit toutefois à prendre un peu de repos.

A 8 heures, heure de son entrée au bureau, M. Saturnin se fit annoncer.

Il salua la jeune femme, s'inquiéta du malade qu'il craignait de trouver mort; puis, rassuré sur ce point, il tendit à la jeune femme une enveloppe.

— Chère madame, j'ai mis dans cette enveloppe 20.000 francs, j'ai vidé le contenu de la caisse et

Mardi 9 janvier 1917

FAITS DIVERS

PARIS

Sanglante discussion. — Dans la matinée d'hier, un sujet suisse, Léon Joris, âgé de vingt-trois ans, ouvrier charpentier, demeurant 51, rue Saint-Blaise, a été, au cours d'une discussion survenue dans un hôtel de la rue du Cygne, frappé d'un coup de couteau au-dessous du sein gauche par le nommé Jules Godeau, âgé de vingt-deux ans, demeurant, 3, rue du Cygne.

Léon Joris a été admis à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu. Son meurtrier est au Dépôt.

Les accidents. — A deux heures et demie de l'après-midi, hier, à la station du Métropolitain « Chevaleret », Mlle Madeleine May, âgée de vingt-cinq ans, demeurant 27, rue Dunois, a été projetée sur la voie au moment où elle tentait de monter dans une rame en partance. Elle est morte peu après avoir été dégagee.

En face du numéro 53 du boulevard Saint-Martin, le charretier Auguste Nicolini, âgé de quarante-quatre ans, demeurant 14, rue de la Gare, à Reuilly, est tombé du siège de la voiture qu'il conduisait et s'est fracturé le crâne. Il a été transporté dans un état très grave à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.

Mort subite. — Une femme paraissant âgée d'une soixantaine d'années, vêtue de noir, et dont l'identité n'a pu être établie, est décédée subitement hier, à trois heures de l'après-midi, au moment où elle passait sur la place du Parvis-Notre-Dame.

M. Postaire, commissaire de police, a fait transporter le corps à la Morgue.

DÉPARTEMENTS

Les « factrices » à Lyon. — LYON. — L'administration des P. T. T. vient de faire appel à la main-d'œuvre féminine, pour remplacer les facteurs mobilisés.

Onze factrices, la boîte traditionnelle en bandoulière, et le bras muni d'un brassard au chiffre de l'administration des P. T. T., ont commencé dans quelques quartiers de la ville leurs tournées de distributions.

Une battue de sangliers ! — NIM. — Cinquante prisonniers bulgares évadés du dépôt de Nîmes ont été arrêtés dans le bois de Massoreau (ard), au cours d'une battue aux sangliers organisée par M. Pallier, propriétaire du château d'Auzargues.

Mortel accident au chasse. — ARÉVOUX. — Le soldat permissionnaire Bernard Clerlant, classe 1916, chassait à Sandrans, lorsque, accidentellement, son fusil partit. Il reçut toute la charge dans la poitrine : la mort fut instantanée.

Enseveli sous une avalanche. — ANNECY. — Une avalanche a enseveli, au hameau de Lanoaz, Mme veuve Victorine Roch, âgée de 60 ans, sous une masse de neige d'un mètre cinquante.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

vais le déposer à la Banque de France, en votre nom. J'en rapporterai un carnet de chèques et vous vous servirez de cet argent comme bon vous semblera. Je vous demanderai seulement de me signer cette petite décharge dont j'ai libellé le texte... Tout ceci, ajouta-t-il, pour la régularité des choses.

Madeleine remercia son vieil ami et l'entraîna dans la salle à manger.

— Nous allons avoir à subir des fatigues : il faut manger. Avez-vous déjeuné ?

— Comme toujours, mon petit croissant.

— Ce n'est pas assez.

Et, bon gré mal gré, Saturnin avala deux œufs, une tranche de jambon et une tasse de café.

Tout en mangeant, il parlait :

— Les nouvelles sont assez bonnes. On peut encore espérer que les choses s'arrangeront. La Belgique ne veut pas se laisser envahir, et puis les Russes mobilisent. Enfin j'ai idée que cela ne va pas trop mal.

De courte vue en matière politique, Saturnin était très optimiste de caractère. D'ailleurs, en essayant de tranquilliser Madeleine, il cherchait à se tranquilliser lui-même.

Mais Madeleine n'était pas dupe de tant de confiance et secouait tristement la tête. Le déjeuner terminé, elle entraîna M. Saturnin au chevet du malade et l'y laissa une minute, le temps de mettre un chapeau et de prendre un mantelet.

Quand elle revint, M. Saturnin sanglotait dans son mouchoir. La vue de cette déchéance qu'il avait sous les yeux avait agi puissamment sur les nerfs du vieux caissier trop dépourvu d'énergie pour pouvoir réagir, et toute sa peine lui sortait par les yeux sous forme de larmes.

En voyant Madeleine, il rentra son mouchoir. La jeune femme s'approcha du lit, baisa son père au front, donna quelques instructions à la religieuse, annonça son absence pour quelques heures

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui mardi, Saint MARCELIN ; de main, Saint GUILLAUME.
— A midi : Service à la mémoire de S. M. l'empereur Napoléon III (à Saint-Augustin).
— A 3 heures : séance à la Chambre des députés et au Sénat.

CORPS DIPLOMATIQUE

— M. Quinones de León, ministre plénipotentiaire d'Espagne, est de retour à Paris.

INFORMATIONS

— Parmi les récentes nominations de chevalier de la Légion d'honneur, nous relevons celle du duc de Doudeauville, capitaine de réserve au 14^e hussards.
— Notre excellent confrère le sous-lieutenant Frantz-Reichel vient d'être cité à l'ordre du jour.

BIENFAISANCE

— La Société de Secours aux blessés russes, présidée par la marquise de Montebello, a donné une très belle fête, à l'occasion du Noël orthodoxe, aux trois cents malades et blessés de la section russe de l'hôpital temporaire du lycée Michelet, à Vanves.

MARIAGES

— On vient de célébrer le mariage du M. Maigret, lieutenant au 8^e zouaves, médaillé militaire, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Simone Boilleau. Les témoins du marié étaient : le commandant Cadot et le capitaine Demein ; ceux de la mariée : M. Dupré, administrateur du Crédit Foncier, et le comte de Maussion.

NAISSANCES

— La vicomtesse Henry de Dampierre, née Vaugelas, a mis au monde un fils, qui a reçu le prénom de Philippe.

DEUILS

Morts pour la France :

JACQUES RAYET, capitaine au 6^e dragons. — FERDINAND-BELMONT, capitaine au 11^e chasseurs alpins ; l'abbé JOSEPH BELMONT, caporal au 173^e de marche, et JEAN BELMONT, du 22^e d'infanterie, tous trois frères. — LÉON CHATELONNE, du 86^e d'infanterie.

— Le vicaire général Jourdin, représentant l'évêque de Lille, fera célébrer jeudi, à Hazebrouck, un service solennel pour le repos de l'âme de Mgr l'évêque d'Arras, qui fut coré à Notre-Dame de Lourdes de 1887 à 1897.

En apprenant la mort de Mgr Lobbedey, M. de Broqueville, président du Conseil des ministres de Belgique, a adressé au doyen du chapitre d'Arras une lettre de condoléances.

Nous apprenons la mort : De M. Dujour, administrateur en chef de 1^{re} classe des colonies, directeur du service des travaux publics de l'Afrique équatoriale française, qui revenait en France, décédé au moment où il débarquait à La Pallice ;

De M. Elie Ledien, ancien député d'Arras, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à quatre-vingt-deux ans ;

De Mlle Marie-Hélène Régner, fille de M. Robert Régner, chef du secrétariat de l'Institut ;

De la marquise de Saint-Maurice Montcalm, née Pozzo di Borgo, décédée âgée de soixante et un ans ;

Du général de brigade en retraite comte Henri de Félix, décédé à Avignon, à soixante-trois ans ;

De Mme Madeleine Pêcheot, en religion Mère Marie-Valentina de Sion, décédée à Bucarest, à trente-huit ans, fille du colonel Pêcheot ;

De M. Jean Fayard, censeur de la Banque de France, chevalier de la Légion d'honneur ;

De M. Jean Pacaut, chevalier de la Légion d'honneur, ancien professeur de philosophie au lycée Charlemagne ;

De M. L. Lévy, ancien banquier, décédé à Nancy, à quatre-vingt-huit ans ;

De la comtesse de Richemont, née des Grottes, décédée à Bordeaux.

LES SPORTS

GYMNASTIQUE

La F.G.S.P.F. vient d'éditer son programme technique de gymnastique pour 1917. En outre des exercices de gymnastique imposés, spéciaux et facultatifs, ce manuel

contient les codes de cross-country, de course à pied et des concours athlétiques. Cet intéressant livre est en vente au siège de la F.G.S.P.F., 5, place Saint-Thomas-d'Aquin, Paris (0 fr. 90, 1 fr. franco). Ajoutons que ce programme, qui doit entrer dès maintenant en vigueur dans les sociétés, sera celui des grands concours qu'organiseront cet été la Fédération et ses unions régionales.

BOXE

Badoud est en progrès. — Le champion suisse Badoud s'était fait sérieusement malmené, il y a quelques semaines, par l'Américain Marty Cross. Un match-revanche vient d'avoir lieu à New-York, en dix reprises, comme le précédent. Cette fois, Badoud a tenu jusqu'au bout et s'assura même un léger avantage aux points, bien qu'étant allé à terre.

La Bourse de Paris

DU 8 JANVIER 1917

La séance d'aujourd'hui a présenté un peu plus d'animation que la précédente, et la fermeté s'est accentuée dans un certain nombre de compartiments. Nos rentes sont toujours l'objet de demandes suivies, notamment le 3 0/0, qui s'avance à 62,10. Le 5 0/0 reste à 88,40. Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure ex-coupon trimestriel de 1 franc est ramené à 102,05 ; Russes diversément traités. Les établissements de crédit sont soutenus non loin de leur clôture de samedi dernier.

Parmi les grands Chemins français, nous laissons le Nord à 1.319, le P.-L.-M. alourdi à 1.005 et l'Est recherché de 722 à 732. Lignes espagnoles peu traitées.

Du côté des Cuprifères, le Rio passe de 1.760 à 1.770.

En banque, raffermissement des porphyriques américaines. Industrielles russes irrégulières.

COURS DES CHANGES

Londres, 27 7/8 ; Suisse, 115 1/2 ; Amsterdam, 237 1/2 ; Petrograd, 172 1/2 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 85 ; Barcelone, 619 1/2.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 133 ; cuivre liv. 3 mois, 129 ; électrolytique, 144 ; étain comptant, 181 ; étain liv. 3 mois, 182 3/4 ; plomb anglais, 30 1/2 ; zinc comptant, 50 1/2 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 36 d. 1/2.

CAPSULES DE MORRHUOL CHAPOTEAUT



LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

APPARTEMENTS MEUBLÉS

Si vous cherchez un appartement, louez-en un non meublé et adressez-vous à la Maison JANIAUD qui le meublera à votre goût et en fera l'installation complète en location.

Maison spéciale, fondée en 1880, rue Rochecouart, 61.

Maladies de la Femme

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres maux qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent. La

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage.



Exiger ce portrait.

Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancres, Mauvaises suites de Couches, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 4 fr. le flacon ; 4 fr. 60 franco gare. Les 3 flacons, 12 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits) 285

"Excelsior" sur le front

Nous rappelons à nos lecteurs que tout nouvel abonné d'EXCELSIOR ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration a droit à « l'envoi gracieux, pendant trois mois », de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

et sortit, entraînant M. Saturnin qui avait repris à peu près son calme.

Au Palais de Justice, où Madeleine se fit conduire, M. Bauchard la reçut, comme la veille, immédiatement :

— Votre divorce, lui dit-il, n'est plus qu'une question de quelques semaines. Pour l'instant, nous restons *in limine litis*. J'ai vu le procureur général qui a fait le nécessaire auprès de M. le ministre des Affaires étrangères. Mais il ne faut pas, en l'état actuel, espérer un prompt résultat de cette démarche.

— J'ai l'intention, monsieur le juge, de m'absenter pour un temps que je ne puis prévoir ; le puis-je sans nuire à mes affaires ?

— Vous le pouvez, madame, du moment que je suis prévenu ; vous prendrez seulement la peine de vous en informer de votre retour.

Toutes choses étant ainsi arrêtées, la jeune femme prit congé et alla retrouver M. Saturnin, qui bécota d'admiration devant la Sainte-Chapelle, qu'il voyait pour la première fois.

— Nous avons de bonnes nouvelles ? demanda-t-il.

— Aucune nouvelle, mon pauvre Saturnin : les choses restent en l'état.

Le bonhomme eut un geste désespéré.

— Où allons-nous ?

— Chez mon père.

— Avant, il me faut passer à la Banque.

La jeune femme fit un signe d'assentiment.

Quand le vieux caissier eut repris place dans la voiture, il tendit à la jeune femme le carnet de chèques dûment établi à son nom.

Sur leur route ils virent que tous les établissements publics étaient gardés militairement. L'état de siège venait d'être proclamé.

Madeleine trouva, en rentrant, la situation un peu changée : le malade avait fait quelques mouvements et ses yeux s'étaient ouverts. Elle se ren-

dit auprès de lui. En la voyant, M. Bernandois eut un regard navré. Mais Madeleine, se penchant vers lui et lui prenant une main, l'embrassa doucement. Sous la caresse, le malade se rasséréna. Sa main serra faiblement la main de sa fille. Il reconnaissait les étreintes qui se tenaient près de lui. Son intelligence revenait peu à peu.

Comprenant qu'il fallait surtout du calme et du silence autour de lui, Madeleine se dégagea de la faible étreinte et s'éloigna à pas feutrés.

Ce soir-là, avec M. Saturnin pour convive, elle prit quelque nourriture, mais peu de paroles furent échangées. La jeune femme réfléchissait douloureusement.

Un profond changement s'était fait en elle. Son regard avait pris une fermeté inaccoutumée. Un pli volontaire, jusqu'alors inconnu, barrait son front. M. Saturnin, qui voyait devant lui une femme si différente de celle qu'il avait toujours connue, n'en revenait pas. D'ailleurs, lui-même se sentait également changé. Il n'aurait certes pas pu dire en quoi consistait ce changement, mais il ne se dissimulait pas qu'il n'était plus le même.

Il était sorti de son ahurissement et envisageait les choses sous un autre angle. Son optimisme s'était encore augmenté, si l'on peut dire. Il était devenu belliqueux.

Et il expliquait :

— Dans moins de trois mois, les affaires seront terminées. L'Allemagne va se trouver en face de quatre puissances : la France, la Russie, la Belgique et, sûrement, l'Angleterre. Si puissante que puisse être l'Allemagne, comment résister à de pareilles forces ?

Madeleine ne prêtait qu'une oreille distraite au verbiage du vieux caissier. Elle était heureuse de l'avoir, lui et son dévouement, sous la main. Mais elle comprenait parfaitement que le vieux bonhomme ne voyait les choses qu'à travers ce qu'il espérait et non pas telles qu'elles étaient, hélas !

Au moment où tous deux se levaient de table on annonça le docteur et on remit à Madeleine une lettre de la supérieure du pensionnat de Saint-Germain. La supérieure informait Mme Weimer que la petite Germaine n'était pas revenue. Le docteur fut conduit auprès du malade.

En le voyant, il hocha la tête, pratiqua deux pigres et dit :

— Je n'aime pas cette brusque amélioration, ce n'est pas un bon signe. Je repasserai à 5 heures ; d'ici là, si un changement grave survenait, envoyez-moi chercher, je ne quitterai pas ma clinique.

La jeune femme pressentit que le malheur était proche. Résolue à se trouver là à la minute suprême, elle s'installa auprès de son père et écrivit une longue lettre à son frère pour le mettre au courant de tout ce qui allait survenir, se réservant de terminer cette lettre et de conclure quand elle saurait où l'adresser.

M. Saturnin rôdait doucement d'une pièce à l'autre, venant de temps en temps aux nouvelles. Mais le malade restait dans le même état : les mains ne tremblaient plus, les yeux s'ouvraient de temps à autre. C'étaient là les seuls signes extérieurs qui décelassent la vie.

A 5 heures, le médecin revint, prescrivit une potion et s'en alla sans manifester plus de satisfaction.

Madeleine était toujours au chevet du malade, dont elle tenait la main. En contemplant douloureusement celui qui allait disparaître, elle chassait tous les mauvais souvenirs qui auraient pu atténuer sa pitié et son affection. Et elle retrouvait, pour ce père qui allait mourir, tous les trésors de tendresse que son cœur avait contenus.

(A suivre.)

Deux aviateurs allemands atterrissent dans un village hollandais



Il y a quelque temps, deux officiers allemands, montés à bord de l'avion B-1027, atterrissent dans le village hollandais de Memeguen, à quelques kilomètres de la frontière. Ils endommagèrent, dans leur descente, une maison dont on voit, à gauche, le toit défoncé.

Les recrues du "Nouvel An", en Angleterre



C'est par milliers que se sont présentés, aux bureaux de recrutement britanniques, les engagés qui répondaient à l'appel officiellement fait sous le nom « d'enrôlements de la nouvelle année ». L'affluence fut telle à Londres qu'elle évoqua l'enthousiasme des premières semaines de la guerre, alors que lord Kitchener lança son appel aux armées.